(2

L'ART
DE RENDRE
LES FEMMES FIDELLES ;

Ouvrage imprimé à Paris en 1717,

Remis au jour & commenté avec des Anecdotes tant anciennes que modernes.

> *Necnon libelli stoici inter sericos*
> *Jacere pulvillos amant.*
> HORAT. EPOD. LIB. OD. VIII.

SECONDE PARTIE.



A GENEVE,

Et se trouve à PARIS ;

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxbourg S.-Germain.

M. DCC. LXXIX.

TABLE

Des Chapitres & Anecdotes contenus dans cette seconde Partie.

ANECDOTES.



L'ART DE RENDRE LES FEMMES FIDELLES.

SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Des Femmes riches.

LES beſoins auxquels la nature nous a condamnés ſont ſi grands (1) ; ils ſe font ſentir avec tant de violence, lorſque

(1) Les beſoins que nous a créés le luxe, ſont bien plus grands que ceux de la nature, mais ce deſir, qui nous entraîne au luxe, c'eſt la nature qui nous l'a donné, dit un auteur mo-

nous ne pouvons y ſatisfaire, & les mariages nous les multiplient encore dans

---

derne, dans un ouvrage politique ſur l'Iſle de Saint-Domingue [*].

« L'amour phyſique qui commande à tous les êtres, & l'amour métaphyſique qui n'eſt qu'une paſſion factice, une anticipation de la jouiſſance, ſe réuniſſent & ſe confondent chez les Peuples civiliſés. L'amour phyſique, qui eſt le plus puiſſant, le plus impérieux dans l'Amérique méridionale, n'exige pas autant de ſoins que l'amour métaphyſique, mais il entraîne toujours le deſir de plaire, & ce deſir entraîne le luxe, parce qu'il arrive ſouvent que l'art ajoute aux graces naturelles, & que le luxe plaît. Or le deſir de plaire eſt violent dans les pays chauds à proportion du beſoin d'être aimé; & plus ce deſir eſt grand & réciproque dans l'un & l'autre ſexe, plus le luxe de parure fait de rapides progrès; il y a donc une raiſon phyſique du luxe des femmes & des jeunes gens de Saint-Domingue; c'eſt à la même cauſe que l'on attribue le luxe prodigieux des femmes de l'Inde & du Pérou : le luxe de parure ſera toujours moindre dans les pays froids.

[*] *Conſidérations ſur la colonie de Saint-Domingue*, tom. 2, liv. 1, diſc. 4 du luxe.



la perſonne des enfants; il n'eſt pas ſur-prenant, d'après cela, que les hommes

---

Le luxe eſt pouſſé depuis long temps dans l'Inde, dit un hiſtorien philoſophe [*], à un tel excès, qu'il y a, dans les villes, des troupes de danſeuſes, qu'on nomme baladieres, conduites par de vieilles femmes, qui d'éleves de ces ſortes de ſéminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Les danſes ſont preſque toutes des pantomimes d'amour: le plan, le deſſin, les attitudes, les meſures, les ſons & les cadences de ces ballets, tout reſpire cette paſſion & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conſpire au prodigieux ſuccès de ces femmes voluptueuſes; l'art & la richeſſe de leur parure, l'adreſſe qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs épars ſur leurs épaules, ou relevés en treſſe, ſont chargés de diamants & parſemés de fleurs. Des pierres précieuſes enrichiſſent leurs colliers & leurs bracelets. Les bijoux même attachés à leurs narines, cette parure, qui choque au premier coup-d'œil, eſt d'un agrément qui plaît & releve tous les autres ornements, par le

[*] *Hiſtoire philoſophique & politique du commerce des Européens dans les deux Indes.* Liv. 4, ch. 2.

aient des yeux pour l'or comme pour le mérite des femmes, puiſqu'il n'eſt

---

charme de la ſymmétrie & d'un effet inexplicable, mais ſenſible avec le temps.

Rien n'égale ſur-tout leur attention à conſerver leur ſein comme un des tréſors le plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de groſſir ou de ſe déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints enſemble & bouclés par-derriere. Ces étuis ſont ſi polis & ſi ſouples, qu'ils ſe prêtent à tous les mouvements du corps, ſans aplatir, ſans offenſer le tiſſu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis eſt revêtu d'une feuille d'or parſemée de brillants. C'eſt là, ſans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chere à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté ſinguliere : ce voile, qui couvre le ſein, n'en cache point les palpitations, les ſoupirs, les molles ondulations, il n'ôte rien à la volupté.

L'art de plaire eſt toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des *balladieres*, on réſiſte difficilement à leur ſéduction, elles obtiennent même la préférence ſur ces belles cachémiriennes qui rempliſſent les ſerrails de l'Indoſtan, comme les géorgiennes & les cir-

point de ſort plus à plaindre que celui des parents chargés de famille & de miſere ;

---

caſſiennes peuplent ceux d'Iſpahan & de Conſtantinople. La modeſtie, ou plutôt la réſerve naturelle à de ſuperbes eſclaves ſequeſtrées de la ſociété des hommes, ne peut balancer les preſtiges de ces courtiſannes exercées ».

Les Indiens amollis dans leurs ſuperbes ſerrails, relevent donc encore leur appétit avec les charmantes *balladieres*. Le luxe meſquin de nos cantons européens n'eſt aſſurément point comparable à celui-là. Conſultons le même auteur ſur le luxe des beautés péruviennes.

« La plupart des femmes du Pérou, ſur-tout celles de Lima, ont des yeux brillants de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien priſe, qui ſemble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'eſt la petiteſſe d'un joli pied qu'on leur façonne dès l'enfance dans une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles pour ceux d'une Péruvienne qui, joint à l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois ».

A ces petits pieds, joignez une longue chevelure qui pourrait ſervir de voile à la pudeur,

mais il ne faut pas que le bien devienne le seul objet d'un homme, qu'il soit con-

---

tant elle est épaisse & noire, tant elle se plaît à croître & à descendre. Les femmes de Lima en relevent quelques tresses sur la tête, & laissent flotter le reste autour de leurs épaules, en forme de cercle, sans boucle ni frisure. Elles sont si jalouses de leur conserver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent point d'ornements. Les perles, les diamants, sont réservés pour les pendants d'oreilles, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or suspendue au milieu du sein, pour un ruban qui fait le tour du corps. Une femme sans titre & sans noblesse ne sort guere dans toute sa parure, qu'elle n'étale en pierreries, la valeur de 100 à 150,000 liv.: encore est-il du bel air d'affecter du mépris pour ces miseres-là. Il faut en perdre ou en laisser tomber, sans y prendre garde; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui séduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'est un habillement qui, laissant à découvert le sein & les épaules, ne descend qu'à mi-jambe. De là, jusqu'à la cheville du pied, tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge,

tent du néceſſaire, lorſqu'il n'en pourra pas rencontrer davantage avec la vertu.

---

le jupon, l'habit, tout eſt ſurchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paraît guere en public ſans être accompagnée de trois ou quatre eſclaves, la plupart mulâtreſſes; en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtreſſe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs; on ne les ſurprend jamais ſans ambre, elles en répandent dans leur linge & dans leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquait quelque choſe au parfum naturel des fleurs....

On voit tous les jours, dans la grande place de Lima, où il ſe vend pour 15 ou 20000 liv. de fleurs, les dames en calêches dorées acheter ce qu'il y a de plus rare ſans regarder au prix; & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le ſonge de la vie.

Il y a, dans chaque maiſon, un lieu d'aſſemblée où les femmes reçoivent compagnie. C'eſt une chambre de parade, où regne d'un côté, tout le long du mur, une eſtrade d'un demi-pied de haut, ſur cinq ou ſix pieds de large. C'eſt là que nonchalamment aſſiſes, & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux

Nous avons déjà dit que les femmes avantageusement dotées sont ordinairement les plus passionnées; & les maris comme enchaînés par les considérations de leurs richesses, n'osent le plus souvent s'opposer à leur licence; & s'ils entreprennent de la réprimer sans le secours de la prudence, il est à craindre qu'ils ne se préparent des revers encore plus funestes. Ces deux extrêmités sont éga-

---

superbes, elles chantent & jouent de la guittarre, les hommes qu'elles admettent à leurs conversations, s'asseyent sur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole.... ».

Quand on a lu ces magnifiques descriptions, on a de la peine à croire que nos femmes riches, qui les lisent aussi, se prêtent facilement aux desirs d'un mari qui parle de retrancher leur luxe & leur parure. C'est ce que me fit sagement observer, l'autre jour, la femme de mon chapelier, qui ne le cede en beauté ni en parure aux femmes de l'Amérique ni de l'Inde. Jugez ce qu'une marquise ou une présidente doivent penser aujourd'hui des leçons de notre auteur.

lement dangereuſes, car ſi un mari trop complaiſant, laiſſe ſa femme maîtreſſe de ſes volontés & de ſa bourſe, elle ne manque preſque jamais d'en abuſer. Les divertiſſements deviennent ſes occupations ordinaires, & comme la pente eſt fort aiſée des jeux permis aux jeux défendus, elle s'y laiſſe entraîner ſans réſiſtance, ſollicitée par les appâts dont le crime ſait ſe farder, & par des gens qui ont ſoin de lui en inſpirer le goût & d'en applanir le chemin. Si au contraire un mari reprend avec trop de hauteur & d'avarice la conduite mondaine d'une femme riche, le dépit vient d'abord s'en emparer & la rend ſouvent capable de ces vengeances dont les traits font à nos cœurs des bleſſures qui font gémir la conſtance la plus ſtoïque : voici ce que la raiſon m'inſpire de vous propoſer pour ſauver votre honneur & votre bourſe dans une conjonćture auſſi délicate.

Si vous avez été aveuglé par le ſeul éclat des richeſſes, dans le choix d'une femme, vous devez obſerver avec grande

attention ſes premiers pas; & ſi vous la voyez portée à l'indépendance & à de trop grandes diſſipations, oppoſez-vous promptement & ſagement à ſes deſirs : il faut ſe plaindre, d'un air tendre, du mépris qu'elle a pour votre perſonne, & de ce qu'elle prend d'elle-même ce que vous voudriez avoir le plaiſir de lui accorder ; faites-lui connaître, par des preuves généreuſes, que vous n'avez pas prétendu vous rendre eſclave de ſon argent, mais de ſa vertu, & que votre amitié vous force de remonter à votre rang pour lui en faire un hommage volontaire : ainſi, après que vous aurez ſaiſi l'autorité, laiſſez agir votre complaiſance, & paraiſſez plutôt l'intendant des plaiſirs de madame, que ſon cenſeur ou ſon maître : mais après que vous l'aurez accoutumée à recevoir de vos mains de quoi ſatisfaire à ſes inclinations, attendez quelquefois qu'elle vous explique ſes beſoins, & quand vous l'aurez réduite à demander, devenez tous les jours moins prompt à donner; commencez même à refuſer l'excès du ſu-

perflu, tantôt faute d'argent, tantôt par des raifons politiques, & jamais par dédain ni mépris. Une femme s'offenfe beaucoup plus de la maniere brutale dont on la refufe, que du refus même; & quand on le fait pallier par de belles paroles, & marquer le chagrin qu'on reffent en refufant, elle croît avoir été exaucée (2), & vous la ferez ainfi refferrer peu-à-peu dans les juftes limites de votre condition.

L'amour du luxe eft la paffion la plus commune & la plus dominante des femmes; comme elles font fort vaines, & qu'elles ne peuvent fe diftinguer par aucune action d'éclat, elles tentent de s'attirer les regards du monde par un extérieur brillant, & les hommes étant en effet fenfibles à ces appas étrangers, & fe facrifiant en grand nombre fur de

(2) C'eft une illufion que les femmes auront toujours de la peine à fe faire, leur luxe eft inféparable de leurs richeffes, ou de celles qu'elles peuvent fe procurer.

pareils autels, elles en ſont d'autant plus vaines ; de là vient qu'une femme eſt auſſi fiere, ſous de riches fontanges ſoutenues par des habits magnifiques, qu'un conquérant à la tête de ſon armée. Il y a donc fort peu de femmes que cet eſprit du monde ne poſſede ; & celles dont les dots ſont conſidérables penſent ſurtout que la vanité eſt un tribut qu'elles ſe doivent ; mais il eſt de la prudence d'un mari de la borner au plutôt, car ſi par malheur vous étiez à la fin épuiſé par des dépenſes exceſſives, ou ſi vous entrepreniez trop tard de les modérer ; la honte de ſe voir dégrader, & l'agréable habitude qu'elle aurait contractée, feraient peut-être chercher à votre femme des moyens de ſuppléer à votre impuiſſance ou à votre mauvaiſe volonté (3).

(3) C'eſt ſur-tout parmi les femmes riches que l'infidélité eſt commune, & il eſt aſſez difficile d'y apporter remede, parce que dans la haute ſociété, il y a une eſpece d'honneur qui autoriſe la galanterie, & oblige le mari à la

Pour tenter la réforme avec moins de péril, commencez d'abord par lui faire

---

fouffrir pour ne pas fe donner en ridicule; on applaudit même affez généralement à cette galanterie, lorfqu'elle eft unie à l'idée des fentiments du cœur; & c'eft, dit fort bien Montefquieu, la raifon pour laquelle les mœurs ne font jamais auffi pures dans les monarchies où il y a beaucoup de femmes riches que dans les gouvernements républicains où les fortunes font beaucoup plus divifées. En effet les monarchies font le fiege du luxe, & par-là même les mariages y font coûteux; il faut donc y être invité par les richeffes que les femmes peuvent donner, & par l'efpérance même des fucceffions qu'elles peuvent procurer. Or ces richeffes font la deftruction des mœurs, & fur-tout de la fidélité conjugale; car une femme riche n'obéit pas ordinairement de fon plein gré, & fon mari a très-peu de moyens de la réduire à l'obéiffance. Mais, difent les apologiftes de la galanterie, s'il n'y avait point de luxe, il n'y aurait, dans un royaume, que des laboureurs, des manouvriers & des fainéants, c'eft-à-dire des feigneurs qui ne doteraient point leurs filles, & feraient, par la conftitution même, dans la néceffité de s'enfermer dans leurs châteaux avec leurs femmes

entendre que la nature l'a douée de toutes les qualités qui peuvent rendre

---

qu'ils y tiendroient esclaves, on ne connaîtrait plus cet état moyen, qui fait le bonheur des grands & des petits : c'est le point de réunion où aboutissent toutes les classes, on aurait perdu le charme de la société & de la vie.

Nous savons, poursuivent-ils, qu'il est difficile de se garantir des effets de la galanterie française ; mais c'est une belle chose que cette galanterie, elle apprend aux dames à se faire valoir, à s'estimer davantage, à prolonger notre bonheur par de charmants refus ; c'est en amour ce qu'est dans la parure la gaze transparente qui leur couvre le sein ; c'est l'ombre dont les Peintres voilent une partie des appas de leurs divinités, pour nous causer une émotion plus vive ; c'est le rideau dont les prêtres ont environné leur idole, pour joindre, dans l'ame du vulgaire, le respect à l'amour. Chacun, à ce commerce charmant, trouve de l'avantage même pendant la vieillesse, & jouit à proportion des facultés que lui laissent la nature. Tous les peuples, où ne regne pas la galanterie, sont aussi tristes que grossiers. Voyez chez les Anglais les femmes malheureuses &

une femme aimable, & que les habits ſomptueux dérobent une partie de l'attention que l'on aurait pour ſon mérite s'il paraiſſait tout ſeul : louez au défaut

---

timides ne vivre, pour ainſi dire, qu'entr'elles & réduites à gémir dans leur ménage, tandis que les maris ſans égards & ſans délicateſſe ſe livrent aux plus vils des plaiſirs & préferent les embraſſements de la débauche à ceux qu'il faudrait acheter par des ſoins. Sont-ce là des mœurs, ſont-ce là les exemples que vous voudriez nous contraindre à imiter ? N'eſt-ce pas, au contraire, un plaiſir au-deſſus de l'imagination même, que d'être conduit au trône de l'amour par de longues avenues, des portiques agréables, de belles galeries & de charmants détours ?

J'objecterai, à toutes ces raiſons ſéduiſantes, l'autorité de tous les bons légiſlateurs qui, voulant proſcrire non ſeulement le vice, mais même l'apparence du vice, ont banni cette galanterie ſi célébrée, parce qu'elle produit l'oiſiveté, fait que les femmes corrompent avant même d'être corrompues, donne un prix à tous les riens dont leur tête eſt remplie, & rabaiſſe ſouvent les choſes les plus importantes.

de sa beauté son esprit & sa grace, & marquez-lui plus d'ardeur dans sa simplicité, que dans sa magnificence: vous la disposerez par-là insensiblement à souffrir le coup que vous lui préparez. Gardez pourtant de porter trop loin votre économie: vous jetteriez dans son cœur les semences d'un ressentiment éternel, si vous la frustriez, malgré elle, de ce que sa condition lui permet honnêtement de prétendre; on ne doit pas entreprendre de corriger un excès par un autre excès: qu'un juste milieu soit votre régle, & ne craignez point de fâcheux revers, si vous autorisez votre procédé par de bonnes raisons, & sur-tout si vous savez persuader à votre femme que toutes vos attentions n'ont qu'elle-même pour objet; que vous ne réglez sa dépense que pour être en état d'y fournir toujours, & de pouvoir la maintenir contre tous les coups de la fortune, dont les plus riches ont à craindre le caprice; que vous voulez être le sage dépositaire de ses biens, &

lui laiſſer ſeulement le plaiſir d'en jouir dans une parfaite tranquillité ; la femme la plus déraiſonnable ſe rendra, ſans doute, à des remontrances ſi ſages, car elles ſe laiſſent toutes tourner aiſément du côté que la flatterie, l'amitié, la douceur & la raiſon leur montrent.

Mais ſuppoſons que votre femme ſoit d'un naturel plus farouche, & que ſon eſprit indigné s'irrite contre le joug, demeurez néanmoins toujours ferme dans l'exécution de vos deſſeins, & combattez-la avec autant de douceur que de force ; relâchez ſeulement un peu au fort de ſes emportements, pour en laiſſer exhaler le feu, & ne leur cédez pas, car ſi vous molliſſiez après avoir tenté le premier effort, & qu'elle vous échappât de nouveau, vous ne feriez plus que recommencer inutilement. Condamnez plutôt, par quelque froideur, ſon opiniâtreté & ſa mauvaiſe diſpoſition ; dès qu'elle connaîtra votre fermeté, elle s'adoucira d'elle-même & vous gagnerez encore ſon cœur, ſi dans

ces premiers moments vous lui procurez quelques plaisirs innocents, tels que la raison & les assemblées des honnêtes gens peuvent vous permettre de lui donner à la ville ou à la campagne.



SEMPRONIA.

ANECDOTE PREMIERE.

JE le voudrais, disait Sempronia, dût-il en crever de jalousie. — Comment madame, répétait la femme de chambre, vous voudriez que monsieur le Comte rencontrât ici le chevalier ! -- Oui, sans doute : j'ai bien rencontré sa maîtresse au bal de l'opéra. Cette petite Lily, c'est la plus impertinente créature, il la comble de biens, il se ruine, c'est cela qui me fâche, car je n'en suis point jalouse, en vérité. Il faut bien qu'il ait quelqu'un, puisque je ne suis faite, ni pour me plier à ses fantaisies, ni pour me contraindre jusqu'à vivre avec lui. Mais il n'a que trente mille livres de rente; s'il dépense au-delà, ce n'est pas mon affaire, je ne lui donnerai rien : qu'il vive content, s'il peut, dans son fauxbourg saint Denis, je suis fort aise qu'il m'ait

laiſſé l'hôtel, & qu'il ait pris ſon parti.

Le mari vint, on le reçut mal, il aimait ſa femme, & n'oſait le faire paraître. Elle l'aimait davantage ; mais la mode était que les femmes riches euſſent des amants déclarés & des maris eſclaves. Elle ne lui avait jamais été infidelle ; mais elle avait affecté les plus grands travers, & paſſait pour une femme très-galante. Madame, lui dit le comte, je ne viendrais pas vous troubler, ſi je ne me croyais encore obligé de vous prévenir ſur le danger que vous courez. Vous recevez le chevalier D**, connoiſſez-vous bien ſon caractere, ſes mœurs ? je ne veux pas ajouter foi à tout ce que l'on en raconte ; mais c'eſt un homme décrié, & quoique je ne ſois pas garant de la conduite d'une femme, dont je me ſuis vu réduit à me ſéparer, je vous défends de le voir.

Ce diſcours n'eut pas de ſuccès, le chevalier était entreprenant, il fut heureux & le dit à tout le monde. Il l'avoua même un jour chez madame de Saint-

Albine, en présence du comte dont il ne connaissait point la figure. Dans les siecles passés le comte se serait fait connaître, & aurait eu recours à ces cruels combats que la Loi proscrit ; mais que le préjugé autorisait alors en pareil cas; il aurait lavé l'outrage fait à l'honneur conjugal, dans le sang de son adversaire; au contraire la maîtresse de la maison lui fit signe de garder le silence, & il y fut exact ; il plaisanta beaucoup sur la galanterie de la comtesse, traita le chevalier avec amitié, & lui dit qu'allant voir quelquefois cette femme charmante, il serait bien aisé de l'y rencontrer, & d'être le témoin discret de son bonheur. Telles étaient depuis quelques temps les mœurs de la capitale. Cependant il aimait sa femme, il ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus vifs, non pas, disait-il, par jalousie, on sait qu'il faut un amant à une femme aimable, mais parce qu'il l'avait prévenu sur le compte de celui qu'elle avait choisi, parce qu'enfin le chevalier passait pour

un malhonnête homme. La comteſſe prit le parti de ſon amant, aſſura ſon mari de toute ſon amitié, mais lui ſoutint qu'il était mal inſtruit ſur le compte du chevalier. Seriez-vous jaloux, ombrageux, lui dit-elle? Mais voyez l'injuſtice, vous avez bien la petite Lily, faites-lui du bien, c'eſt une aimable enfant, je ne m'y oppoſe pas, mais ne troublez point mes plaiſirs. Le chevalier a, dites-vous, une mauvaiſe réputation: tant mieux, il me reſtera, & je pourrai du moins le quitter la premiere. Pourquoi nous faire du chagrin? Nous ne pouvons plus être amoureux l'un de l'autre; livrons-nous ſans reproches au penchant qui nous retrace nos premieres ardeurs. Le croira-t-on, cette explication amena de part & d'autre de plus tendres diſcours; la comteſſe, en lui tendant les bras, lui dit: oui, mon cher comte, je connais votre cœur & le mien, nous ſommes toujours ſûrs de nous retrouver dans le ſein de l'amitié; & ils s'oublierent dans celui des plaiſirs.

Je crois en vérité, difait le comte en lui-même, que ma femme vaut prefqu'autant que la belle Lily ; je crois, difait de fon côté la comteffe, que mon mari n'eft guere moins aimable que mon joli chevalier !

Le chevalier bien fait & d'une phyfionomie agréable, d'un efprit léger & libertin, était avare, emporté, jaloux, il avait l'extérieur d'un homme charmant, mais la dureté d'un tyran & le cœur d'un pervers. La jaloufie fur-tout le dominait au point, qu'autant aurait valu être la femme d'un efpagnol, que d'être fa maîtreffe. Il trouva un jour le comte chez madame; il en fut vivement piqué, car elle avait juré qu'èlle ne le verrait plus, Cependant ils fe traiterent l'un & l'autre avec politeffe. Vous ne vous attendiez pas, lui dit le comte, à me voir faire ici un rôle de mari, car vous vous rappellez fans doute que nous nous fommes rencontrés chez madame de Sainte-Albine. Et vraiment oui, reprit le chevalier, elle me parlait même de

madame la comtesse, & je ne pus m'empêcher de lui dire tout le bien que j'en pensais; mais vous êtes trop au fait des usages du monde pour vous en fâcher. Laissons cela, dit le comte, je veux que désormais nous soyons amis. En effet ils soupaient ensemble quelquefois chez la comtesse, & tout se passait au mieux.

Cependant elle commençait à se repentir de son infidélité; elle s'appercevait que le chevalier, qui ne lui avait inspiré que le caprice d'un moment, ne pouvait lui convenir. Son mari se plaisait avec elle, elle était décidée. Il ne s'agissait plus que des arrangements à prendre pour congédier un amant qu'elle craignait : cruel embarras des femmes infidèles, & qui suffirait à leur faire abjurer leurs erreurs, si tout ce qui les entoure ne conspirait pas à les y replonger.

Mais le chevalier soupçonna que le comte avait quelques retours vers sa femme, & un jour il lui en parla. Oh! vraiment non, dit le comte, on fait

bien

bien qu'il n'y a plus rien entre nous, j'aime Lili à en perdre la tête, & vous penſez bien..... A la bonne heure, dit le chevalier, mais, comte, pardonnez à ma faibleſſe, je vous le dis en confidence, j'ai le défaut d'être jaloux. -- Bon ! c'eſt sûrement une plaiſanterie; vous ſavez que je ne le ſuis pas moi-même, & il ferait du dernier ridicule, on vous ſifflerait..... Oh ! cela eſt bien différent; au reſte, mon cher comte, que je vous doive entiérement mon bonheur. -- Mais que voulez-vous dire ? -- Encore cette preuve d'amitié. -- Parles: qu'exiges-tu ? -- Que vous ne mettiez plus les pieds chez la marquiſe. -- Oh ! pour cela, chevalier, tu plaiſantes, & je n'en ferai rien. -- Cela ſera, ou je t'arracherai la vie. -- Quelle horreur ! mais tu es donc fou. -- Je ne ne le ſuis point, te dis-je, je ne ſouffrirai point que ta femme partage ſes faveurs entre nous deux. -- Le comte qui, depuis une heure, avait peine à ſe contraindre, malgré la mode, malgré le ridicule, jugea qu'il ne devait pas ſe

B

laiſſer manquer à ce point par l'amant de ſa femme ; il le conduiſit hors de Paris. Le ſort ne fut pas aveugle cette fois, il favoriſa le comte & vengea ſon injure ; un coup d'épée perça la poitrine du chevalier qui expira ſur l'heure, & l'on diſait encore, tant s'eſt accru le délire de ce qu'on appelle *les idées reçues*, que le comte eût mieux fait de s'accommoder en ſilence avec ſon adverſaire, au lieu de prendre tout Paris pour confident des particularités de ſon ménage ; on inſiſtait ſur ce qu'il eſt des inſultes que la prudence doit taire.

La comteſſe ne penſa pas ainſi, & elle ſuivit le comte à la campagne, où il ſe retira pendant quelque temps ; l'exemple l'avait corrompue, mais elle aimait ſon mari, elle gémit ſincérement ſur les dangers qu'elle lui avait fait courir ; elle ſentit qu'elle avait été la cauſe de ſon dérangement, & pleura avec lui ſur les chagrins que le luxe, la vanité, la mode, & ſur-tout l'abus des richeſſes, leur avaient cauſés depuis trois ans. Ne

ceſſant point d'être juſte en redevenant fidelle, elle fut la premiere à engager le comte à marier Lili & à lui faire une penſion ; elle voulut même que cette fille heureuſe par ſes ſoins, vînt la voir quelquefois, & lui diſait : ah ! ma Lili, que tu m'as cauſé de jalouſie, que j'ai répandu de larmes ! & j'aimais mieux pleurer, que de ne pas imiter les femmes du même état que moi, qui ſe diſaient mes amies. Il eſt malheureux peut-être de naître obſcurément comme toi ; mais crois qu'il ne l'eſt pas moins de naître au milieu des richeſſes : le bonheur eſt dans l'honnête & tranquille médiocrité dont tu jouis maintenant. En effet Lili devenue la femme d'un marchand eſtimable, était parfaitement heureuſe & ſage. La foibleſſe de ſon tempérament ayant conduit au tombeau cette femme aimable dans un âge où elle ne pouvait eſpérer de vivre encore longtemps, ſon mari ne s'eſt point conſolé de l'avoir perdue.

Tout le monde, au contraire, s'était

réjoui de la mort du chevalier ; & ses parents même, quoiqu'en crédit à la cour, avaient déclaré qu'ils ne poursuivraient point sa vengeance, car il n'y a point de délire si général qu'on le suppose, qui puisse anéantir le respect involontaire que l'on a pour les mœurs.



CHAPITRE II.

Des Beautés.

On dirait que la beauté des femmes est le plus dangereux écueil que leurs maris aient à craindre, parce qu'elle leur attire un plus grand nombre d'adorateurs; & que les passions qu'elles inspirent étant plus violentes, les exposent aussi à de plus fortes épreuves, & par conséquent à de plus grands périls. Cependant il est certain que la beauté est plutôt le garant de la vertu d'une femme, que l'ennemi (1); car s'il est vrai que

(1) Aristote attribue le droit de commander à ceux qui ont la beauté en partage, & dit que l'on doit révérer, comme les divinités elles-mêmes, celles dont la beauté ressemble aux images des dieux. Aussi les fautes d'une belle femme sont-elles pardonnées d'avance, ou plutôt elle ne peut être supposée coupable;

l'éclat & les appas des dames soient des flambeaux qui embrasent nos cœurs, il est aussi vrai qu'ils ne servent qu'à les rendre elles-mêmes plus froides, & si la beauté rend les hommes esclaves, elle n'est pas esclave des hommes ; au contraire elle est presqu'inséparable de la fierté, & les amants en sont toujours reçus avec plus de froideur ou d'indifférence, leur concours même est favorable au mari, parce qu'ils se détruisent l'un l'autre ; le respect que la beauté leur inspire les rend plus retenus, & un regard gracieux est souvent le seul bien où ils aspirent. Enfin si une beauté se rend quelquefois, ce ne peut être qu'à la force des soins, de la persévérance & des présents (2), & qu'un mari a toujours le

---

& le Saint-Esprit, dit Montaigne, (Essais, liv. 3, ch. 12), appelle souvent bons, ceux qu'il veut dire beaux.

(2) Les belles qui ne se rendent qu'à la force des soins, de la persévérance & des présents, sont celles qui n'ont pas les passions vives, & qui ont eu le malheur de recevoir

temps d'appercevoir & d'empêcher, pourvu qu'il ne ſe rende pas importun par la jalouſie, ni odieux par la contrainte. Un jaloux craint tout, ſoupçonne tout; ſi le haſard fait rencontrer à ſa femme un homme de ſa connaiſſance, il tient ces rencontres pour concertées, il n'examine, n'approfondit rien, il condamne ſur les moindres apparences; toujours inquiet, triſte & grondeur, perſonnage très-propre à inſpirer de l'averſion à une femme, & à lui faire recher-

---

de la nature une inſenſibilité preſqu'égale à l'éclat de leurs attraits. Je ſais qu'il y a des beautés en grand nombre à qui ce portrait reſſemble, mais il en eſt auſſi pour qui la nature libérale a fait une ame tendre, un cœur avide d'amour & brûlant de deſirs. Si celles-là n'aiment pas leur mari, elles ſe laiſſeront bientôt enflammer pour quelqu'autre; elles n'attendront pas l'épreuve fatigante & incertaine de ſes ſoins, de ſa perſévérance, & ne s'abaiſſeront pas juſqu'à recevoir des préſents de celui à qui elles voudraient pouvoir donner leur vie.

cher par désespoir ce dont on la croit injustement capable (3). Je conviens que vous ne devez point abandonner votre femme à la liberté de courir sans cesse ni de se mêler indifféremment avec toutes sortes de personnes, mais aussi elle n'est point esclave née (4). Quoiqu'elle soit la partie

(3) C'est toujours une grande faute de la part des maris, que de chasser de leur maison les plaisirs & la joie, semblables aux Cauniens, qui chassaient de leur pays les dieux étrangers.

(4) Je ne demande aux dieux que d'être l'amant d'une femme dont le mari soit étrangement jaloux; car, dit Ovide, si tu cesses de garder ta femme, elle cessera bientôt d'être à moi [*]. Plus le jaloux nous tourmentera, plus je goûterai de plaisirs. L'amour libre & dégagé de toute contrainte, ne s'entretient que par les caprices de l'objet aimé, les brouilleries, les migraines en sont l'assaisonnement, & j'aime bien mieux avoir à surmonter les tracasseries d'un mari, que les rêves

[*] *Nisi servare puellam*
Incipit, incipiet desinere esse mea.
OVID. amor. lib. 2.

ſubalterne de l'union conjugale, elle n'eſt ni vile, ni mépriſable, & il n'y a rien qui la porte plutôt à s'évader que l'aſpect d'une priſon: nous ſavons que cette rigueur ne rend pas plus heureux les peuples qui la pratiquent (5), tant par la défiance

---

de Cécile, ou les vapeurs de Roſalie. Ne voyez-vous pas qu'un des grands attraits de la volupté, c'eſt d'en parler avec retenue, tant la contrainte eſt néceſſaire au plaiſir; & cette volupté elle-même, unique préſent qui nous vienne réellement du ciel, cherche ſouvent à s'irriter par la douleur [*]?

(5) Quand une femme eſt trop gênée, ce n'eſt pas pour s'en tenir à de ſimples galanteries qu'elle briſe ſes liens, elle n'a plus de réſerve. A peine le briquet frappe, qu'elle eſt prête à faire feu; car, dit Tite-Live, la luxure irritée par la contrainte, eſt comme une bête féroce qui a rompu ſes chaînes. Le deſir, au contraire, ſe ralentit par la liberté. D'ailleurs une femme qui échappe

[*] *Quod petiere premunt arcte faciuntque dolorem*
Corpori & dentes inlidunt ſæpe labellis,
Et ſtimuli ſubſunt qui inſtigant lædere idipſum,
Quodcumque eſt rabies unde illa germina ſurgunt.

LUCRET. lib. 4.

qu'ils ont de la vertu de leurs épouſes, que de leur propre mérite; car il ſemble aux femmes que les maris, en s'attribuant le droit de les renfermer, leur laiſſent auſſi le droit de s'échapper lorſqu'elles le peuvent (6). C'eſt pourquoi elles ac-

---

aux écueils ſéduiſants que la ſociété lui préſente, eſt d'une fidélité bien plus ſûre que celle qui ne s'eſt gardée que par la vigilance de ſes argus. Au ſurplus, les mœurs de l'Orient n'ont rien de relatif aux nôtres; le pouvoir que l'on donne aux Eunuques de ſe marier, eſt une preuve évidente du mépris que l'on y fait des femmes.

(6) On ne peut compter ſur la vertu d'une femme, quand elle n'a point été ſollicitée; une femme que ſon mari laiſſe en liberté, peut écouter un amant ſans ſe rendre coupable. Un amant délicat qui cultive la ſociété d'une femme honnête, doit priſer les légeres faveurs qu'elle lui accorde à proportion de ſa vertu; & le mari, de ſon côté, doit être d'autant plus ſatisfait quand elle ne trahit point la foi qu'elle lui a donnée; il ſerait tyrannique de vouloir captiver une femme aimable, au point de lui refuſer toute liaiſon d'amitié, ou même de ſociété.

ceptent preſque toutes les occaſions qui ſe préſentent de les trahir ; & la contrainte aiguiſant leur eſprit les rend très-ingénieuſes à les faire naître ; mais nous qui connaiſſons la qualité des femmes, qui ſavons qu'elles ſe déshonorent les premieres en nous déshonorant, & que le monde eſt fait pour elles comme pour les hommes, nous leur laiſſons la liberté d'en jouir honnêtement & nous croyons plus aſſurés en leur laiſſant à elles-mêmes le ſoin d'un treſor qui leur doit être ſi précieux, que nous le ſerions en le confiant à des yeux étrangers, ou à la garde des verrous & des portes (7).

---

(7) Eſt-il quelqu'un qui puiſſe les enchaîner par ſon induſtrie ? Enfermez votre femme ſous la clef, diſait Juvénal, faites-la garder à vue ; mais qui gardera ſes gardes eux-mêmes, car elle eſt ruſée, & c'eſt par les corrompre qu'elle commencera [*]. Or ſi les femmes étaient ſi difficiles à garder du temps de Ju-

[*] *Pone ſeram cohibe : ſed quia cuſtodiet ipſos. Cuſtodes ? cauta eſt, & ab illis incipit uxor.*

Il eſt encore de la politique d'un mari de flatter quelquefois ſa femme ſur ſa beauté, & de lui témoigner de vrais ſentiments d'amour, non pas avec un air d'un amant aveuglé, & qui ſente une baſſeſſe de ſervitude, mais en homme qui connaît le prix du bien qu'il poſſede. L'idolatrie n'étant pas plus propre à s'attacher une femme que le mépris, elle aime à voir, dans un mari complaiſant, des ſentiments de grandeur & de maître (8). Les pré-

---

vénal, jugez de leur adreſſe dans un ſiecle comme le nôtre.

Il n'eſt point contre l'amour
De retraites ſûres,
Fermez grille à double tour,
Bouchez les ſerrures,
Vous ne parviendrez jamais
A vous ſauver de ſes traits :
Un jaloux propoſe,
Et l'amour diſpoſe.

FAVART, *Vaudeville des Nymphes de Diane.*

(8) La plupart des hommes eſtimables ſe laiſſent ſéduire dans leurs amours, autant par la

ſents & les careſſes qu'elle en reçoit, lui ſont plus précieux, & lui inſpirent infailliblement de l'eſtime, de l'amitié & de la reconnaiſſance.

Aux louanges qne vous donnerez à ſes charmes, ajoutez le cas que vous faites de ſa vertu, que vous éleverez toujours au-deſſus de ſa beauté (9), & que vous direz être généralement reconnue & eſtimée; ces premieres fleurs, que vous répandrez à propos ſur elle,

---

modeſtie, la fierté & la nobleſſe, que par les qualités du corps & de l'eſprit [*].

(9) Non ſeulement un mari ſage fait bien de le dire, il fera encore mieux de le croire, malgré toutes les apparences contraires, & il ferait cruel de le détromper. Saint Auguſtin parle d'un tombeau miraculeux qui guériſſait les aveugles qui venaient le viſiter. Heureuſement parmi nous le tombeau de l'abbé Pâris, ne guériſſait que les boiteux; s'il eut opéré ſur les aveugles, il aurait fallu conſeiller rarement aux maris de s'y rendre.

[*] *In his modeſtam pueritiam, in aliis imagines majorum, incitamentum cupidinis habebat.*
TAC. ann. lib. 6, cap. 1.

vous rendront agréable à ses yeux, & la bonne opinion que vous aurez, & que tout le monde aura de sa vertu, l'engagera à ne la point démentir, étant le caractere des femmes, encore plus que des hommes, d'accorder à la vanité, ce que la vertu n'en a pu obtenir.

Après que vous aurez prévenu l'esprit de votre beauté par de sages ménagements & des douceurs viriles, rendez-lui votre maison agréable, qu'elle ne manque d'aucun meuble nécessaire, & accordez à sa personne tous les ornements que vos facultés & votre condition lui permettent de prétendre, afin qu'elle ne soit pas tentée par l'appât des présents que vous devez absolument lui interdire, pour rendre inutiles les armes les plus dangereuses, dont les amants puissent l'attaquer; (10) procurez-lui des amies

(10) Les présents, il est vrai, sont dangereux quand ils sont considérables; car si une femme d'un certain rang cede rarement à de légers présents, elle résiste plus rarement en-

vertueuses, dont la vertu n'ait pourtant rien de farouche, & faites que ses amies trouvent auprès d'elle quelques avantages, afin qu'elles s'attachent à lui plaire; ainsi vous lui donnerez une garde qui fera votre sûreté & son plaisir; appliquez tous vos soins à lui faire lier un commerce d'amitié avec vos parentes, cimentez leur union, en leur inspirant les desseins où leur concours peut être nécessaire, & étouffez toujours, par votre

---

core aux profusions d'un amant. Aux Indes orientales, dans le temps où la chasteté y était dans la plus grande recommandation, l'usage pourtant souffrait qu'une femme mariée pût s'abandonner à celui qui lui présentait un éléphant, & qu'elle se glorifiait d'avoir été estimée à un si haut prix; enfin on sait le mot de Roquelaure: « si l'on vous donnait cent mille écus? -- Non sûrement, mais un million? -- Un million: oh! vous m'en direz tant »! La replique de Roquelaure fut juste, mais elle n'est pas honnête, & j'aime mieux dire: *il ne manque plus que l'offrande, j'ai trouvé la divinité.*

fageffe, dans leur naiffance, les fujets de difcorde qui pourraient s'élever entr'elles ; tant que votre femme aura de pareils témoins de fes actions, vous ne devez pas craindre qu'elle s'égare ; oferait-elle s'engager dans une intrigue amoureufe, à la vue des perfonnes que l'injure regarderait[*] ? Mais, vous-même, cultivez avec attention l'amitié des parentes de votre femme ; comme elles feront inftruites de fes inclinations & de fes connaiffances, vous en pourrez tirer des éclairciffements très-falutaires, & l'intérêt qu'elles prendront, en ce que vous aurez fi fort à cœur, leur fera éclairer de plus près la conduite de votre femme qui n'ofera fortir de fon devoir, tant qu'elle aura des cenfeurs fi bien informés, fi légitimes & fi féve-

[*] Tout cet efpionnage me paraît dangereux, car fi la femme vient à s'en appercevoir, je connais ce fexe, elle voudra fe venger, & le mari, par fes précautions, hâtera le malheur dont il avait une fi forte crainte.

res (11). Si, malgré toutes ces précautions, vous vous apperceviez que votre femme prît quelques engagements amoureux, dissimulez adroitement votre ressentiment, & recherchez sans affectation l'amitié de son amant; ils s'endormiront tous deux sur l'espérance

(11) Les femmes de notre siecle sont assez peu disposées à s'inquiéter de la mauvaise conduite de leurs parentes; elles ne regardent point les fautes d'une sœur ou d'une cousine, comme une injure qui rejaillisse sur elles.

Notre maniere de vivre est sujette à bien des changements; toujours dans la société des femmes, l'envie qu'elles ont de nous plaire, l'envie que nous avons de nous en faire aimer, nous gâtent mutuellement; elles remplacent les regles les plus absolues par des caprices; elles opposent la mode aux Loix; mais qui sait si un jour les femmes lasses de plaisir, & fatiguées de parure, n'ameneront pas la mode de rester dans leur maison, de relever leurs cheveux sans art avec un simple ruban, de filer elles-mêmes la soie dont seront faits leurs habits; enfin de ne caresser que leurs maris, & de n'avoir d'autre société que celle de leurs parents.

d'une plus grande liberté, que vous leur retrancherez pourtant entiérement, en vous trouvant par-tout avec eux, tantôt pour le plaisir d'être avec votre femme, tantôt pour le plaisir d'être avec votre ami ; égayez vous-même la conversation, autant que l'honnêteté vous le permettra ; que votre amour & votre respect éclatant dans toutes les occasions, fassent voir que vous avez des yeux pour la beauté de votre femme, & de l'estime pour sa vertu ; vous rappellerez par ce moyen son attention à son mari, & votre rival qui n'aura pas de plus fortes armes, ni même la liberté de s'en servir, vous cédera bientôt sa place; cependant sachez le tourner en ridicule sur tout ce qu'il dira ou fera mal-à-propos; recherchez tous les endroits vicieux de son corps, de son cœur & de son esprit, & découvrez-les confidemment à votre femme ; rendez-le lui-même suspect, s'il est nécessaire, de libertinage & de débauche, & marquez-lui votre regret de vous être si fort

trompé dans le choix que vous aviez fait d'un ami (12). Une beauté qui s'eſtime, eſt fort ſuſceptible de pareilles impreſſions, toutes les idées qui l'occupaient en faveur de ſon amour, s'évanouiſſent, & ſa froideur anéantiſſant le peu d'eſpérance, que votre préſence aſſidue, & votre nouvelle indifférence laiſſaient à votre rival, la nonchalance s'en fuit de part & d'autre, & ils vous délivrent bientôt de toute inquiétude.

S'il arrivait pourtant que votre pru-

(12) Les artifices que le mari doit mettre en uſage, en ſuivant ce que l'auteur preſcrit dans ce chapitre, tourneraient ſûrement contre lui; car en fait de tromperie, les femmes ſurpaſſent de beaucoup les hommes les plus ruſés. Je ne crois donc pas qu'il nous convienne de chercher à les ſurprendre & à leur tendre des pieges; la douceur, l'honnêteté, & ſurtout la bonne foi, ſont les ſeules armes qu'il nous convienne d'employer contre leurs petites intrigues, tout le reſte ne ſerviroit qu'à compromettre très-inutilement la dignité d'un homme d'honneur, & à augmenter le ridicule qu'il aurait voulu éviter.

dence n'eût pas tout l'heureux succès que vous auriez dû attendre, s'il paraît que votre femme regarde toujours son amant d'un œil favorable, & que lui-même tâche de triompher de vos froideurs par ses caresses, ne tardez pas un moment à chercher quelque prétexte, ou à faire naître quelque occasion de rompre avec lui ouvertement, & de lui ôter toute espérance de raccommodement (13). Ainsi, en vous éloignant de lui, vous l'éloignerez aussi de votre femme, qui ne pourra plus le souffrir chez vous,

(13) Dans Rose & Colas, l'une des plus jolies petites pieces de la comédie italienne, Mathurin fait semblant de se prendre de querelle avec Pierre le Roux, pour se faire un prétexte de défendre à Rosette de recevoir Colas; mais Colas vient en cachette, trouvant la porte fermée, il entre par la fenêtre; Rosette & lui jurent de s'aimer toujours; Mathurin allait les surprendre, mais Colin remonte promptement sur la fenêtre, & sa maîtresse trouve le moyen d'endormir le bonhomme avec une vieille chanson.

& lui n'oſera prendre la liberté d'y venir ; & ſi après votre inimitié déclarée, vous découvriez quelqu'intelligence entr'eux, vous auriez lieu de vous plaindre hautement de votre femme, & d'exiger alors d'elle, en maître, ce que vous n'auriez pu obtenir en mari ſage & complaiſant (14).

---

(14) Avant de faire réimprimer ces excellentes leçons, j'ai voulu conſulter une femme qui a une grande réputation de beauté, d'eſprit & d'expérience ; notre lecture finie, je lui ai demandé ce qu'elle penſait de ce livre ; il me paraît excellent, dit-elle, c'eſt dommage que chaque chapitre finiſſe par le mot cocu. Depuis ce jour-là j'ai toujours eu mauvaiſe opinion d'elle.

LE BONHEUR ET LA BEAUTÉ,

OU

LES MALHEURS D'ARISTE.

Anecdote II.

CHAPITRE PREMIER.

Ariste & Plotine.

ARISTE remplissait à Athênes une place éminente dans la magistrature, son maintien sérieux annonçait la gravité de ses occupations, & personne dans l'aréopage, n'avait mieux que lui ce genre d'esprit qui conduit aux honneurs & à la fortune ; il avait épousé Plotine dont les charmes égalaient ceux des plus belles Corinthiennes ; aucune femme, dans la Grece, n'avait plus de décence & de graces.

CHAPITRE II.

Le trait d'Amour.

CE fut aux jeux olympiques, que Plotine vit Agathon, jeune philoſophe d'une ſecte nouvelle, qui croyait au bonheur; la gaieté brillait ſur ſon front, il y régnait une ſérénité qu'elle ne trouvait point ſur le viſage d'Ariſte; non, dit-elle, Apollon lui-même n'avait pas plus d'attraits: s'il enſeigne le bonheur, il eſt bien difficile de ne le pas trouver dans ſes leçons!

Ariſte n'aimait pas ſa femme comme un amant aveuglé, il s'attachait ſeulement par les moyens les plus ſages, à lui faire ſentir l'empire des devoirs, à lui inſpirer le reſpect; elle l'écoutait, il parlait bien; elle le craignait, il était ſon époux; mais Agathon s'était emparé de ſon ame; elle trouva le moyen d'entendre le jeune philoſophe à l'inſu

de ſon mari : toutes les fois qu'un char doré traînait Ariſte à l'aréopage, elle volait vers Agathon.

CHAPITRE III.

Le Philoſophe.

LE bonheur, lui diſait-il, en la ſerrant dans ſes bras, eſt indépendant de tout ce qui nous environne, il eſt dans les plaiſirs purs que donne la nature, il eſt dans l'amour, & l'amour eſt en nous; qu'importent les richeſſes, les palais, les grandeurs ? Ariſte, ſous un manteau de ſoie, eſt-il heureux comme le ſimple Agathon ? Il vous poſſede, belle Plotine, mais ſait-il en jouir ? Son front auſtere eſt chargé de ſoucis, ſon cœur n'eſt rempli que de ſon ambition ; & l'eſprit ! cet eſprit qui nous fait reſſembler aux dieux, qui fait le charme de la vie, lors même que nos ſens ſont aſſoupis ! Le ſien n'eſt rempli que des intrigues de

de l'aréopage. Hier encore, tandis qu'il s'occupait d'une fédition paffée, & qu'il cherchait des crimes à ceux dont les oppreffeurs ont réfolu la mort, je chantais fur ma lyre vos charmes & nos plaifirs; fuyons ces lieux où regnent des loix barbares, où ce que la nature a produit de plus beau, de plus fait pour commander au monde, trouve encore des maîtres & des tyrans; fuyons une ingrate patrie où périront toujours Socrate & la vertu, où jamais les douces colombes ne fe careffèrent fans trouble. Vous cherchez le bonheur, il n'en eft point fans la liberté, il n'en eft point fans l'amour; partons, allons aux extrêmités de la Grece, vers ce rivage où les libres Œginetes, vainqueurs des flots & de leurs ennemis, offrent un afyle à tout étranger perfécuté dans fon pays.



CHAPITRE IV.

L'Enlévement.

AVANT qu'il eût parlé, Plotine était persuadée, elle trompe ou séduit ses esclaves, le char vole, & bientôt il atteint le port. Plotine qui tremblait à la vue d'une nacelle, & déplorait autrefois le sort des matelots, s'est embarquée sans crainte; les vents enflent les voiles, & les deux amants contemplent le spectacle pompeux & effrayant des mers: mon cher Agathon, lui disait Plotine, ne vois-je pas Ariste dans ce vaisseau qui nous fuit, ne viendrait-on pas pour nous prendre ? . . . . Que ces vagues irritées m'engloutissent, plûtot que de me séparer de toi!

Cependant Ariste était revenu de l'aréopage; ses esclaves avaient semé le bruit de sa disgrace, & les Athéniens, avides de pareils événements, riaient

aux dépens du grave Sénateur ; chacun d'eux étendait ſur ſes malheurs le vernis ineffaçable du ridicule : ce peuple aimable, ingénieux, en inſultant aux maris trompés par leurs femmes, ne les accuſait ni d'imprudence, ni d'aveuglement, mais il ne leur pardonnait point de n'avoir pas ſu ſe faire aimer : plus la galanterie était en honneur, plus les époux, dont l'infortune était publique, étaient accablés de mépris.

CHAPITRE V.

La fâcheuſe Nouvelle.

ARISTE, le ſeul qui ne fût point encore inſtruit, croyait que ſa femme, ayant viſité ſes amies, avait été retenue par quelqu'accident ; il ne pouvait ſe perſuader qu'elle eût pris la fuite, il était loin de pouvoir s'imaginer qu'elle préférât un apprentif philoſophe à un membre de l'aréopage, une cabane à ſa maiſon, &

qu'elle pût quitter le charmant séjour d'Athênes, pour le pays nébuleux des sombres Œginetes : il allait, demandant à tout le monde des nouvelles de Plotine, & chacun souriait : il court à Periandre, il s'adresse à Memnon, ne l'avez-vous point vue, Plotine a disparu ? Ah, ah!... c'est que je suis dans une inquiétude!... Laïs l'aborde, & lui dit, pauvre mari! tu cherches en vain, un char rapide l'a enlevée, c'est Agathon, je les ai vu passer à ma porte; tu n'en savais donc rien? Je l'aurais prédit, il y a plus d'un mois... Tu vas donc me revenir, ingrat, tu m'abandonnais, mais je te pardonne; chacun se moque de toi, je resterai ta seule amie dans le monde; conviens aussi que tu as la mine un peu trop sévere pour une jeune beauté, mais je me charge de te rendre aimable; & pour te consoler, viens souper avec moi toutes les fois qu'il te plaira.-- Il allait lui répondre, elle part comme l'éclair, & le laisse mourant de honte & de colere.

CHAPITRE VI.

L'Amour induſtrieux.

PLOTINE, chez les Œginetes, ne trouva pas un parfait bonheur; le beſoin qui ſe fait reſſentir dans le trouble des paſſions, auſſi-bien que dans l'ennui de la tranquillité, altérait un peu ſes plaiſirs. Agathon inconnu, & ne pouvant faire goûter à des marins groſſiers la politeſſe d'Athênes, ne pouvant répondre en leur langage, n'avait point de reſſources; mais Plotine voulut ajouter à la félicité qu'elle goûtait, celle de nourrir par ſon travail cet amant adoré : elle avait remarqué que les Dames Œginetes aimaient les modes athéniennes; elle s'appliqua à leur faire de nouvelles parures : triſte métier pour la femme d'un aréopagite! Mais l'éloquent Agathon parvint en peu de temps à ſe faire connoître. L'amour rend inventif, & la diſ-

corde embraserait les deux extrêmités du monde pour un sujet frivole ; la Grece ferait autant de sottises en un an qu'elle en faisait autrefois dans un siecle, plûtot qu'il ne souffrirait qu'un amant restât dans l'impuissance de reconnaître les sacrifices de l'objet aimé.

Cependant tout passe dans la vie, & sur-tout la félicité. Les Œginetes, jaloux du bonheur d'Agathon, & encore plus de quelques secrets de leur république, qu'il avait révélés à toute la Grece, le firent sortir de leur pays.

CHAPITRE VII.

La vengeance d'Ariste.

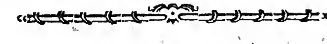
ARISTE, nouveau Ménélas, ne fit point de son injure une guerre générale, il n'arma point de vaisseaux pour aller reprendre son Hélene ; mais il conservait un ressentiment profond. Le temps amena la guerre contre les Œginetes,

& étant devenu l'un des chefs de l'aréopage, il opina le premier pour que les Athéniens vainqueurs, fissent couper les pouces aux Œginetes, afin de leur ôter pour toujours la supériorité dans l'art de la marine (1).

On croira peut-être difficilement que l'enlévement de Plotine ait été la cause d'un événement si terrible & sans exemple dans l'histoire des nations; mais l'incrédulité cessera, si l'on considere que l'enlévement d'Héléne a causé un siege de dix années, & la perte de deux cents mille combattants; que c'est cet enlévement qui a fourni le sujet des plus glorieux monuments de l'esprit humain; & qu'enfin les Romains lui ont dû la fondation de leur empire, & la conquête du monde.

(1) Valer. Max. l. 9, *in ext.* §. 8.





CHAPITRE III.

Des Joueuses.

DE toutes les passions qui obsédent l'homme, je n'en vois point de plus tyrannique que celle du jeu; toutes les autres le dédommagent au moins, dans la jouissance de leurs objets, d'une partie de la peine qu'elles lui causent; le joueur, au contraire, se trouve dans les plus cruels accès, lorsqu'il est dans son centre : tout devrait empêcher les hommes de s'abandonner à cette passion, & tout devrait les en guérir, lorsqu'ils entreprennent de la satisfaire ; il n'est point d'amusement moins divertissant, tout y est triste, tout y est sévere, tout y est étranger; les spectateurs même sont condamnés à un triste & morne silence. Le jeu est un lieu où l'on s'assemble pour se dépouiller & se détruire l'un

l'autre, à quoi l'on réussit parfaitement; car à la fin tous les champions restent au champ de bataille : ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les femmes ne soient pas exemptes de cette fureur, & qu'on ait tant de peine à les en déposséder; je crois pourtant qu'un mari en viendra à bout, s'il veut mettre en usage les moyens que nous lui allons apprendre: c'est ici un article qui demande toute son attention; car une femme ne court jamais tant de hasard, & n'en fait jamais tant courir à son mari, qu'en suivant tous les mouvements de cette maudite passion (1); & la vertu la plus constante a souvent fait voir, par ses débris, qu'elle

(1) La Fontaine, à qui l'on ne doit pas reprocher d'avoir mal connu les femmes, cite le jeu comme la premiere des causes qui rendent nos femmes infidelles.

« Le jeu, la jupe & l'amour des plaisirs,
» Sont les ressorts que Cupidon emploie;
» De leur boutique il sort, chez les Français,
» Plus de cocus, que du cheval de Troie
» Il ne sortit de héros autrefois ».

n'eſt pas à l'épreuve des coups imprévus qu'elle lui porte.

Le moyen le plus ſûr de corriger une femme, c'eſt de diſſimuler la connaiſſance que vous avez de ſon défaut, & de l'attaquer indirectement; elle ne cherche point à ſe cacher ni à ſe défendre, & ſon orgueil ne lui faiſant point voir de honte dans une défaite dont perſonne ne s'attribue la gloire, vous en triomphez plus facilement (2). Ainſi je con-

(2) Il ne faut pas chercher à gêner la liberté des femmes par trop de ſévérité. Les fautes, & même les faibleſſes de celles qui ſont honnêtes, ne peuvent jamais faire un grand mal à la ſociété. Aſſurément il ſerait facile de contenir nos femmes plus qu'elles ne le ſont, de faire quelques réglemens pour corriger leurs mœurs & diminuer leur luxe; mais peut-être y perdrait-on plus que l'on n'y pourrait gagner. Cependant je ne conçois pas comment a pu s'introduire l'uſage de leur laiſſer jouer gros jeu, & de fixer, à celles qui tiennent un rang élevé, des ſommes pour frayer à ce condamnable plaiſir. C'eſt une extravagance que je n'ai jamais pu concevoir. N'ont-elles pas aſſez

feillerai à un mari qui connaît que sa femme est possédée de la fureur du jeu,

---

de passions dangereuses? Leurs caprices n'ont-ils pas assez d'influence, sans leur laisser une aussi pernicieuse habitude que celle du jeu, qui fait dépendre d'une carte, leur honneur, la fortune de leur famille? Je dis leur honneur très-sérieusement, parce que je regarde une joueuse comme réduite à se prostituer au premier qui lui offre de l'argent, si ses pertes multipliées ne lui laissent point d'autres ressources; & cette extrêmité, qui ne ressemble ni à l'amour, ni à la galanterie, les rend à mon sens plus méprisables que les malheureuses qui s'offrent au premier passant, en le suppliant de les aider à sortir de la misere; parce qu'elles se sont créés volontairement des besoins qu'elles n'avaient pas, & ont elles-mêmes provoqué leur opprobre. La galanterie, la coquetterie, l'infidélité même, peuvent trouver des excuses. L'infidélité de certaines femmes trouve peut-être sa cause dans la pudeur elle-même qui, en général, engage les femmes à faire un mystere de leurs faveurs. Le mariage les divulgue, & l'on voit souvent une jeune dame embarrassée & timide devant le mari, dont la puissance sur elle est connue; au lieu que la présence de l'amant caché, qui est le confident

de se déclarer lui-même joueur, sans faire semblant de croire sa femme joueuse, d'affecter le dernier dérangement dans sa conduite, de supposer de grandes pertes, & de paraître toujours de mauvaise humeur : sa femme choquée, de ses désordres, & voyant combien ils sont pernicieux, ne manquera pas de les condamner, & de prêcher à son mari une vie plus réguliere ; mais il ne faut pas qu'il se rende à ses premieres instances ; qu'il continue encore quelques jours ce personnage, & qu'il laisse tomber sa maison dans quelque pressante nécessité, dont sa femme sente toute la rigueur, & qu'elle puisse attribuer à ses pertes ; il l'entendra déclamer de toutes ses forces contre lui & le jeu, & se plaindre toute

& le ministre de ses plaisirs, l'anime & lui prête des agréments. Enfin on ne peut nier que l'amour procure au moins quelques douceurs. Mais le jeu, quel est son attrait, & quels sont ses plaisirs? Quel espoir offre-t-il à une femme dont le mari prend soin, si ce n'est sa perte, sa ruine ?

en pleurs du malheureux état où il l'a réduite. Alors le mari, comme vaincu par la force des raiſons de ſa femme, doit promettre de ſe corriger, & commencer au moment même ; qu'enſuite ſon changement faſſe trouver ſa maiſon dans la paix, dans l'ordre & dans l'abondance, & que comparant lui-même, en préſence de ſa femme, ces nouveaux biens aux malheurs dont le jeu l'accablait, il lui faſſe de grands remerciements de lui avoir fait ouvrir les yeux & ſauvé ſa maiſon de la derniere miſere, qui avait déjà commencé de s'en ſaiſir : elle s'applaudira de ce ſuccès, en goûtera tout le fruit, n'oſera jamais contrevenir aux préceptes ſalutaires qu'elle aura donnés ; & déjà frappée du déſordre & du déſeſpoir qui accompagnent cette dangereuſe paſſion, ou craignant de la réveiller dans ſon mari, elle l'étouffera dans elle-même.

Bien que ce moyen paraiſſe ſi infaillible, nous ne laiſſerons pas d'en propoſer d'autres, parce qu'il peut y avoir des maris qui ne veuillent pas, ou qui

ne ſoient pas en état de s'en ſervir. Faites donc qu'une femme trouve tant de dérangement chez vous pour le temps qu'elle va perdre au jeu, que vous l'obligiez de ſe rappeller elle-même à ſa maiſon. Il faut qu'elle trouve aujourd'hui un valet congédié, demain une ſervante, après-demain ſa femme de chambre (3), toujours ſous le prétexte du peu d'attention qu'ils apportent à leur devoir pendant l'abſence de leur maîtreſſe, ce que vous juſtifierez par des hardes gâtées, des porcelaines caſſées & ſa toilette négligée; & réduiſez-la ſi ſouvent à la néceſſité de ſe ſervir elle-même, que le chagrin & le dépit l'emportent ſur ſa paſſion : ce qui ne manquera pas d'arriver, ſur-

(3) Nos femmes en général doivent être fort attachées au gouvernement domeſtique, c'eſt leur plus bel attribut; voudraient-elles reſſembler à ces beautés de l'Aſie, qui, vivant dans la dépendance de leurs maris, reçoivent leurs habits, dit Chardin, de la main des Eunuques, comme feraient des enfants ?

tout si le défaut des domestiques la laisse souvent morfondre à la porte. Sa vanité offensée dominera d'abord dans son cœur & se fera tout sacrifier : de plus, ne donnez aujourd'hui que bien tard, les ordres à votre cuisinier, & que madame, revenue à l'heure du souper, soit obligée de l'attendre encore long-temps; que demain son départ imprévu la laisse présenter à une table vuide, ou du moins dépourvue de tout ce qui peut être à son goût; tous ces inconvénients lui seront insupportables, & la feront attacher insensiblement à son domestique, parce que vous lui ferez adroitement comprendre qu'elle est seule l'auteur de ces désordres, dont elle ne voudra pas être plus long-temps la victime. Dès le premier jour de son changement, représentez-lui bien l'ordre qui regne dans sa maison, lorsqu'elle ne l'abandonne pas à la direction des serviteurs toujours ignorants, fainéants, ou mal-intentionnés : faites-lui aussi sentir le repos qu'elle se procure, & dont vous troublerez la dou-

ceur dès qu'elle voudra ſe livrer à ſa frénéſie.

Lorſque vous apprendrez, ou que vous connaîtrez à ſon air affligé qu'elle a fait quelque perte conſidérable, ne l'accablez pas de reproches, ni de remontrances, mais faites-lui enviſager le précipice qu'elle s'ouvre; expoſez auſſi-tôt à ſes yeux le ſort d'Araminte, que la complaiſance trop aveugle de ſon mari a laiſſé tomber dans la derniere miſere; faites parler en même temps votre ſage prévenance, qui vous oblige d'empêcher la chûte de votre maiſon, plutôt pour garantir de la mendicité une épouſe que vous chériſſez, que pour votre propre intérêt, & priez-la inſtamment, d'un ton de maître, de vous épargner le chagrin de lui défendre abſolument pour elle-même ce qu'elle n'a pas voulu quitter de ſon plein gré. Vos raiſons, votre bonté, & l'image du malheur futur dont vous ſurchargerez ſon affliction préſente, feront tout l'effet que vous deſirez.

Il n'eſt pas poſſible que le calme &

l'honnêteté regnent long temps parmi les joueurs ; l'argent réellement expofé, & tout prêt à changer demain, rend chacun attentif à des intérêts fi préfents ; & fait laiffer à part toutes ces déférences mutuelles, fi ordinaires dans la vie civile, fur des chofes indifférentes ou éloignées. Ainfi la paffion dominante, arrachant le mafque à toutes les autres, elles fe montrent au grand jour dans le moindre différend d'intérêt que le hafard fait naître, & les deux fexes fe trouvent également expofés aux emportements l'un de l'autre : fachez donc profiter du chagrin où vous verrez votre femme, lorfqu'elle aura reçu de pareils affronts, plaignez-vous d'un aveuglement qui l'expofe aux indifcrétions des hommes les plus infolents ; demandez-lui fi une femme bien née doit aller fe commettre & fe confondre parmi les femmes les plus obfcures & les plus diffamées, que le jeu admet fans aucune différence : eh ! qui en fera déformais cas, fi elle ofe encore fe

trouver parmi des perſonnes qui ſont ſi peu reſpectées, & qui la reſpecteront encore moins, ſi un juſte reſſentiment ne lui fait renoncer à leurs compagnies? Vous intéreſſerez, par ces raiſons, ſon honneur & ſon amour-propre, qui balanceront puiſſamment ſon funeſte penchant (4).

Il y a cependant bien des femmes qui ne feraient pas ſatisfaites de ces douces remontrances; & il eſt en effet du devoir d'un mari de reſſentir tout ce qui arrive de fâcheux à ſa femme; mais que votre politique conduiſe encore votre reſſentiment ſur ce point: par exemple, ſi votre femme vous paraît d'un eſprit bouillant & vindicatif, partagez ſeulement ſa dou-

---

(4) Si une femme joue avec paſſion dans les aſſemblées où elle ſe trouve, ſon mari doit lui retrancher toute eſpece de ſuperflu; ſi elle court dans toutes les maiſons où l'on joue, & où le jeu raſſemble tous les états, il ne doit pas héſiter à la faire renfermer.

leur ſans vous conformer à la violence de ſes mouvements, & oppoſez au deſir que vous auriez de la venger, des conſidérations touchant ſa réputation & votre commune fortune, que vous riſqueriez, en relevant une querelle qui la ferait connaître dans le monde pour une de ces femmes forcenées qui ſont toujours accuſées d'en être le premier auteur; le dépit & la honte lui feront ſans doute quitter des perſonnes dont la préſence réveillerait dans ſon cœur le ſouvenir d'une injure qu'elle n'aurait pas vengée, & vous n'aurez pas enſuite beaucoup de peine à l'empêcher de s'engager en d'autres pareilles ſociétés, ſi vous ſavez lui perſuader qu'elle n'y ſera pas long-temps ſans y recevoir de pareils déplaiſirs.

Mais ſi la douceur & la clémence ſont le partage de votre femme, ne ménagez point votre douleur en apprenant ſa querelle; appliquez à l'affront les plus noires couleurs qu'il pourra recevoir, & vous

trouvant griévement offensé en sa personne, faites voir, dans vos yeux, tous les traits de la plus vive colere, & menacez ses offenseurs de la plus cruelle vengeance ; sa timidité la fera d'abord entrer en de justes appréhensions ; elle vous conjurera de vous appaiser pour vous épargner à tous deux le trouble & les fâcheux accidents qui suivent la vengeance des querelles, & ne manquera pas d'offrir le sacrifice de sa passion à la promesse qu'elle exigera de vous, de ne point faire d'éclat.

Parmi tous ces divers moyens propres à retirer votre femme du jeu, écoutez encore celui-ci, qui est des plus infaillibles & des plus aisés ; car il n'y a qu'à suivre votre femme par-tout où le jeu l'appellera, vous tenir près d'elle pendant son exercice, & ne cesser de la reprendre sous l'apparence de zele, & le prétexte de l'instruire ; votre présence & vos leçons lui seront insupportables, son esprit se dérangera aussi-tôt, elle perdra tout

le goût qui l'attachait au jeu. Le dépit & l'ennui y ſuccéderont (5), & elle aimera beaucoup mieux s'abſtenir de jouer, que d'avoir un témoin & un cenſeur tel que vous, principalement ſi vous la laiſſez jouir d'une entiere liberté & de tous les autres honnêtes amuſements qu'il lui plaira de choiſir; mais dans ce chapitre des joueuſes, je ne comprends pas celles qui ne jouent que par occaſion à certains jeux de commerce, où la perte ne peut être que très-médiocre; il eſt même à propos que les dames donnent leurs moments de loiſir à de pareils paſſe-temps, de peur que leur eſprit trop oiſif ne laiſſe tomber leur

(5) Voilà un excellent moyen pour dégoûter ſa femme du jeu, mais non pas pour ſe faire aimer d'elle. Il faut que l'antipathie que notre auteur ſuppoſe aux femmes pour leurs maris ſoit bien forte, puiſqu'elle va juſqu'à leur faire haïr les plaiſirs auxquels elles ſont le plus attachées, alors qu'il faut les partager avec eux.

cœur dans quelque langueur plus funeste (*6*).

(*6*) Je vois bien, dans ce chapitre, des moyens de détourner les femmes du jeu, & même de leur en faire perdre l'habitude, (encore les ai-je tous employés sans succès pour guérir une joueuse dont j'étois fort aimé.) mais il me semble que notre auteur n'a pas indiqué ceux par lesquels on pourrait empêcher qu'elles ne succombassent aux occasions, aux tentations que le jeu leur fournit, & qu'elles ne cherchassent dans la prostitution les ressources que le jeu leur a rendues nécessaires.



LUCILE ET CÉLIMENE.

ANECDOTE III.

IL n'y a gueres de bonnes amies plus étroitement unies que Lucile & Célimene ; elles n'avaient pour toutes deux qu'une loge à l'opéra ; on les voyait toujours enſemble aux boulevards ; toutes deux de même taille, de même âge, & vêtues de la même maniere, jamais il ne ſe vit rien de plus joli qu'elles, ni de plus élégant que leur parure. Lucile était préſentée à la Cour, Célimene ne l'était pas ; mais le rang de ſon mari lui permettait d'aſpirer à cet avantage, & ſa bonne amie ſe donna tant de mouvements, qu'elle parvint à ne plus la quitter, ni à la ville, ni à la cour. Célimene était joueuſe, Lucile ne l'était pas, mais elle ne tarda pas à ſuivre l'exemple de ſon amie. Le ſallon de Marly ne vit jamais de plus aimables joueuſes, ni de

plus infortunées; elles perdaient toujours.

M. Dorval, ce financier si connu par son luxe & ses caprices, celui à qui appartient ce joli temple du fauxbourg saint Antoine, où les colombes de Vénus s'assemblent pour se béqueter; M. Dorval enfin, à qui rien ne résiste, devint amoureux de Célimene, & Célimene lui résista; mais il savait qu'elle jouait beaucoup, & qu'elle perdait souvent; il eut la hardiesse de lui offrir mille louis; elle en fut formalisée comme elle le devoit être; mais trois jours après elle fit une perte considérable; elle était au désespoir, elle ne savait où prendre de l'argent, & le mauvais génie lui répétait tout bas le nom de M. Dorval. Je n'entreprendrai pas de rendre compte de tous les combats qu'elle soutint contre cette inspiration fatale, avant de se déterminer à lui écrire; cependant elle lui écrivit; la lettre était charmante, il devait en être enchanté; mais qui peut deviner jusqu'où va la bizarrerie, jusqu'où vont les caprices d'un riche financier?

cier? Madame, lui répondit-il, ce que je vous demandais était ſans prix, je n'en puis mettre aucun à ce que vous m'offrez. Un pareil trait était ſans exemple dans l'hiſtoire ſcandaleuſe des fermes; mais le mot courut, & quoiqu'il fût cruel on le trouva très-bon.

Célimene en était vivement affectée, mais elle ſe conſolait avec Lucile. Qui pourrait exprimer juſqu'où vont les conſolations de l'amitié? Il n'eſt point de malheurs qu'elles ne puiſſent adoucir & rendre ſupportables! Lucile auſſi maltraitée par la fortune, ſe croyait plus heureuſe en reſſources que ſon amie; milord Hallifax, à qui elle devait déjà deux cents louis, lui en avait encore prêté trois cents. Une pareille honnêteté méritait bien qu'on le reçût avec une certaine diſtinction. Le milord entendant répéter cent fois qu'il était un homme charmant, un homme divin, oſa croire qu'il en pouvait demander des preuves; on lui dit qu'il était bien exigeant, mais on ne crut pas pouvoir les refuſer ſans

ingratitude. Il était difficile à persuader, on les réitéra; il se répandit à son tour en protestations de la plus vive reconnaissance, d'une reconnaissance éternelle. Lucile trouva dans ces protestations bien de l'honnêteté & de la délicatesse, car elle entendait demeurer respectivement quitte; elle avait compté là-dessus : mais quelle fut sa surprise de voir arriver un jour le valet de chambre de milord pour lui redemander cinq cents louis; monsieur, lui dit-elle, je m'expliquerai avec votre maître. Milord vint lui-même, on le prit en particulier. Je suis fort étonnée, mon cher milord, lui dit-elle avec tendresse, & d'après ce que j'ai fait pour vous..... Ah! madame, dit-il, je suis confus, mais je vous respecte trop, ce ne sont que les intérêts.

Il fallût rendre les cinq cents louis. Hélas! dit Lucile à Célimene, je suis plus à plaindre que vous; mais croyez-moi, le jeu nous a fait manquer à l'amour, réparons nos fautes; ce dieu ne veut en tribut que des fleurs, je renonce au jeu;

abandonnons-le pour toujours : eſt-il un gros tas d'or qui vaille le plaiſir & les couronnes qu'il nous offre ? Célimene céda à ſes raiſons, à ſes inſtances, elles firent ſerment ; & quoi que l'on puiſſe dire du ſerment des joueuſes, l'amour les a ſi bien occupées, qu'elles n'ont jamais eu l'idée de retourner à leur premiere paſſion.





CHAPITRE IV.

Des Coquettes.

Les coquettes ne ſont pas ſi faciles, ni ſi fragiles que l'on penſe; peu capables de partager les maux des amants, elles ne ſe mettent guere en peine de les ſoulager; la liberté qu'elles ſe donnent en parlant, fait ſouvent leur plus grand crime; leur feu s'exhale en paroles, leur cœur ſe diſſipe par l'enjouement; & ſans ceſſe diſtraites par différents objets, elles s'attachent rarement & faiblement (1); ennemies des ſoupirs & des plaintes, elles ne veulent pas leur prêter l'oreille, ce qui fait que les amants, contraints d'égayer

(1) Nouvelles Athalantes, elles défient leurs amants de les égaler à la courſe, mais toujours quelqu'Hippomene a ſoin de jeter des pommes d'or ſur leur paſſage, & rarement elles réſiſtent au plaiſir de les ramaſſer.

leurs passions, en deviennent moins touchants, & par conséquent moins dangereux.

Les barbons & les gens de robe ne sont point du tout à craindre pour les coquettes; elles ne les écoutent le plus souvent que pour rire du récit langoureux de leurs peines; il est pourtant bon qu'un mari en empêche les assiduités auprès de sa femme, de peur que le temps ne leur découvre son endroit sensible, que l'amour ne leur fasse faire le personnage qui plaît à la coquette, & que les présents n'achevent d'ébranler sa fidélité (2).

(2) Le dernier but de la vertu elle-même, c'est la volupté, & si ce nom signifie quelque contentement excessif, quelque plaisir suprême [*], ce plaisir est dû à la vertu, & doit lui servir de récompense, il lui appartient à juste titre. Platon, dans ses loix, ne voulait pas qu'une belle femme refusât ses faveurs à quiconque aurait, par sa vertu, bien mérité de la patrie.

[*] Distinction entre les plaisirs illégitimes & les plaisirs vertueux.

Défiez-vous au contraire d'un petit-maître qui sait joindre à ces airs fanfa-

---

Mais cette tendance univerſelle vers la volupté, n'eſt pas une raiſon pour excuſer la corruption générale des mœurs, pour autoriſer de faux plaiſirs qui attaquent la tranquillité des familles, & gâtent chaque jour la félicité réelle des honnêtes citoyens qui ont en juſte propriété la jouiſſance d'un plaiſir permis & réglé.

Les dangereux plaiſirs que promettent & que donnent ſi rarement les amours déréglés à ceux qui ont la faibleſſe de ſe laiſſer entraîner à leur chimere, ne ſont jamais ſans troubles, & des plaiſirs troublés ne ſont point la volupté que le ſage ſe propoſe.

Cependant un livre claſſique de la Chine regarde comme un prodige de vertu [*] de ſe trouver ſeul dans un appartement reculé avec une femme, ſans lui faire violence. Nos romans du jour, plus vrais encore à tous égards que les livres de la Chine, regardent comme un miracle qu'une femme ſe trouve ſeule avec un homme aimable dans un appartement reculé, ſans lui ceindre la couronne. Ces romans prouvent à quel degré nos mœurs ſont

[*] Etre ſeul avec une femme.

rons des railleries & des médiſances contre toutes ſortes de perſonnes, & ſur-tout contre les dames qui déplaiſent à ſa maîtreſſe. Toutes les femmes entendent avec plaiſir médire des autres femmes ; mais les coquettes ſont plus avides de ces ſortes de médiſances, que de leurs propres louanges : ainſi ces jeunes éventés, qui les auront déjà prévenues par la métamorphoſe de leurs cheveux, un juſte-au-corps volant, & par la nudité de leur eſtomac, en ſont toujours écoutés favorablement (3), lorſqu'ils les entretiennent

---

corrompues, puiſque nos femmes les plus reſpectées ſe nourriſſent de pareilles lectures, & ne rejettent pas le livre avec indignation comme un menteur abominable.

« Trouver à l'écart un tréſor dont on ſoit le maître, ou une belle femme ſeule dans un appartement reculé ; entendre la voix de ſon ennemi qui va périr ſi on ne le ſecourt : admirable pierre de touche ! *Traduction du P. du Halde, tome 2.*

(3) Les modes ayant changé ſans ceſſe depuis le commencement de la monarchie, les ajuſtements & les manieres qui ſéduiſaient les

aux dépens de la réputation d'autrui; & si avec ces malheureux avantages ils peuvent & veulent faire quelques dépenses, ils se mettent en état d'en remporter de fort grands sur les cœurs de leurs maîtresses; car les coquettes aiment fort les fêtes galantes & les cadeaux où leur gaieté naturelle se trouvant encore excitée par la danse, le vin & la bonne chere, va quelquefois plus loin que l'honneur du mari ne le demande.

Ecartez donc les petits-maîtres d'auprès de votre femme, sa légéreté vous

---

coquettes du temps de notre auteur, ne réussiraient point du tout aujourd'hui. Je ne dirai cependant rien de la parure & du bon ton qui plaisent maintenant à nos coquettes, parce que mes remarques pourraient être inutiles demain & devenir fausses en vingt-quatre heures; mais un docteur de Sorbonne compose actuellement une histoire véritable de la coquetterie pour servir à prouver l'influence du luxe sur la religion & les mœurs; & l'on y trouvera toutes les révolutions survenues dans les modes en France, depuis Pharamon jusqu'à la comtesse du B....

en rendra le moyen très-facile : comme l'amour ne jette jamais de profondes racines dans ſon cœur, elle ne met guere d'obſtacles au ſoin qu'on prend d'éloigner ſes amants ; & pourvu que dans les premiers jours de leur abſence, vous en ſachiez imiter le perſonnage, débiter quelques fleurettes, & vous acquitter de votre devoir en mari fidele (4), vous lui en ferez perdre le ſouvenir.

Mais s'il eſt vrai qu'on ſépare ſans peine une coquette de ſon amant, il eſt auſſi vrai que ſon amant renoue, ſans peine,

(4) Il peut y avoir d'heureux moments pour un mari ; Vénus elle-même s'oublia dans les bras de Vulcain & le rendit heureux.

« Vénus ayant ceſſé de parler, & Vulcain héſitant à lui accorder ſa demande, la déeſſe le ſerre mollement entre ſes bras plus blancs que la neige ; & lui, tout auſſi-tôt, ſent éclorre la flamme qu'elle avait coutume de faire naître. Cette chaleur qu'elle ſait ſi bien exciter, le pénétra juſqu'à la moëlle de ſes os, & parcourut ſes membres, tel que l'éclair, qui, d'un trait vif & brûlant, parcourt & fend les nues.... Il lui donne les embraſſements de-

ſon intelligence avec elle. Si votre vigilance lui a interdit l'accès de votre maiſon, il la fera appeller chez quelque confidente, ou il lui fera attendre quelque fête galante; le jour du rendez-vous qu'elle aura accepté, vous la verrez ſe répandre en complaiſances & en careſſes,& ne manquera pas de vous demander quelles affaires doivent vous occuper l'après-dîné, afin qu'elle puiſſe régler le temps qu'elle donnera aux ſiennes; regardez ſes amitiés & ſes queſtions comme un avertiſſement de ſon deſſein ſecret; ne lui

---

ſirés, & étendu ſur le ſein de ſon épouſe, il ſe livra aux charmes d'un ſommeil tranquille ».

Dixerat & niveis hinc atque hinc Diva Lacertis,
Cunctatam amplectu molli fovet. Ille repente
Accepit ſolitam flammam, notuſque medullas
Intravit calor, & labefacta per oſſa cucurrit:
Non ſecùs atque olim tonitru cum rupta coruſco,
Ignea rima micans percurrit lumina nimbos.
. . . . Ea verba loquatus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit,
Conjugis infuſus gremio per membra ſoporem.

laiſſez pourtant pas connoître votre ſoupçon, & répondez-lui pour vous mieux éclaircir (5), que vos amis vous ont prié d'une partie de campagne, dont vous voulez qu'elle partage le plaiſir, en cas

(5) C'eſt une folie de vouloir s'éclaircir d'un mal auquel il n'y a aucun remede qui ne le rende plus cuiſant ; il vaut bien mieux en éviter la fâcheuſe connaiſſance. Les Romains, plus ſages que nous, avaient coutume d'envoyer devant eux, lorſqu'ils revenaient de voyage, des eſclaves pour annoncer leur arrivée, & une nation bien prudente avait introduit pour coutume que le prêtre reçût les premiers embraſſements de la jeune épouſée, le jour de ſes nôces, afin d'ôter au mari la curioſité fatale de chercher, en ce premier eſſai, ſi elle lui a été donnée vierge, ou ſi elle a été bleſſée précédemment d'un amour étranger ; un honnête homme n'eſt pas moins eſtimé pour être cocu : tant de héros, qui commandaient aux légions, tant de grands hommes, de ſénateurs, de ſavants & de philoſophes l'ont été & valaient mieux que nous. Celui d'entre vous, mes chers lecteurs, qui n'a pas fait de cocus, c'eſt un bien excellent homme ; mais à l'égard des autres, la nature & la juſtice veulent que chacun ait ſon tour.

qu'ils ne vous laiſſent pas la liberté de vous y refuſer ; ſi cette réponſe refroidit ſes careſſes, & rabat ſa joie, ne doutez plus de ſon mauvais deſir, & pour le mieux éluder, paroiſſez toujours plus incertain ſur le parti que vous devez prendre, & obſervez-la de près de peur qu'elle n'échappe pour aller faire avertir ſon amant de l'obſtacle dont votre irréſolution les menace, & qu'ils ne remettent leur conférence à un autre jour, car il eſt bon que l'amant faſſe la dépenſe, & que celle qui en étoit l'objet, n'en profite point, par le ſoin que vous prendrez de la retenir, ſous le prétexte d'une autre attente. Le petit-maître, auſſi léger, & auſſi prompt à ſe détacher que la coquette, fort fâché d'avoir fait des frais inutiles, & ſoupçonnant ſa maîtreſſe d'indifférence ou d'infidélité, ira ſans doute chercher ailleurs une meilleure fortune ; mais voici ce qui eſt encore à craindre : la coquette qui aura paſſé ſi triſtement la journée, tant pour avoir été fruſtrée du plaiſir de voir ſon amant,

que pour avoir fruſtré ſon amant du plaiſir de la voir, voudra le dédommager le lendemain, & ſe dédommager elle-même de cet ennui, & s'excuſer en même temps ſur les empêchements que vous aurez mis à leur deſſein. Si vous lui laiſſez la liberté d'en venir à cette explication, toutes les précautions que vous aurez priſes le jour précédent pour lui faire manquer ſon rendez-vous, tourneront contre vous ; la coquette appuiera ſes juſtifications par des marques de tendreſſe, qui toucheront ſans doute ſon amant (6), & vous aurez plutôt travaillé

(6) Les careſſes d'une femme ont bien du pouvoir ſur ſon amant ; elle peut tout demander dans ces moments où ſon cœur amoureux palpite ſur le ſien ; le Poëte Lucrece priait Vénus de parler au dieu Mars en faveur du genre humain.

Mars, le dieu des combats, redoutable à la terre,
Abandonne pour vous les horreurs de la guerre ;
D'un amour éternel ſerrant le nœud divin,
Il vient ſe délaſſer ſouvent dans votre ſein.
Les yeux fixés ſur vous, ô charmante déeſſe !
Il repaît ſon ardeur des regards de tendreſſe,

à fortifier leurs amitiés qu'à les désunir, si, par les nouveaux traits de politique que

---

Qu'un immortel plaisir a dirigés sur lui.
De l'amour en tremblant il implore l'appui,
Et tombe doucement dans vos bras qui l'attirent :
Ses soupirs oppressés sur votre bouche expirent,
Des parfums qu'elle exhale il voudrait s'enivrer.
A ces heureux transports quand il vient se livrer,
Que couché sur ce sein que l'univers adore,
Il le baise cent fois pour le baiser encore,
Et couvre de lauriers vos myrthes, vos autels,
Daignez le conjurer en faveur des mortels (1) !

(1) *Bellifera Mœnera mavors,*
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus volnere amoris,

. . . .

Pascit amore avidos inhians in te dea visus :
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.
Hunc tu. Diva, tuo recubantem corpore sancto,
Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas funde!

Luc. de rer. nat.

La paraphrase que j'ai faite de cet hymne divin est très-inférieure à la poésie de Lucrece ; mais aussi quel superbe langage, quelles expressions ! Et comment rendre en Français *inhians circumfusa, &c.* ?

je vais vous ſuggérer, vous ne les empêchiez de ſe revoir & de rajuſter leurs affaires.

Autant que vous aurez été attaché à votre maiſon le jour précédent, autant, le lendemain, faites voir l'impatience d'en ſortir, ſous le prétexte de quelques affaires preſſantes, & retirez-vous dans qu'elqu'endroit voiſin, d'où vous puiſſiez voir tout ce qui ſortira du logis; votre femme ne s'y tiendra pas long-temps après votre départ; prenez le chemin que vous lui verrez prendre, ſuivez-la de loin, & entrez un moment après elle dans le lieu où vous l'aurez vue entrer; vous attribuerez votre arrivée à un billet anonyme, que vous ſuppoſerez vous avoir été écrit le jour précédent, jour deſtiné à la conférence amoureuſe, & que le prétendu engagement que vous aviez pris, ne vous avait pas permis de ſatisfaire à la priere qu'on vous faiſait de vous trouver dans ce même lieu que le jour préſent; & après avoir balancé long-temps ſur ce que vous devez croire de cette aventure, faites

semblant de soupçonner votre femme d'en être l'auteur : comme vous ne l'aurez pas surprise en aucun état qui puisse vous offenser, ni dans un lieu que vous paraissiez estimer dangereux, elle entrera d'abord en raillerie, secondée par son naturel, & ne sera pas beaucoup d'effort pour détruire votre prétendue opinion; & si la sincérité apparente de votre joie lui confirme que vous êtes dans cette croyance, vous pouvez vous flatter d'un succès certain (7); car ne vous croyant pas prévenu contre sa vertu, elle apportera tous ses soins pour vous empêcher de faire des réflexions désavantageuses;

---

(7) Mais si ce jour-là même vous étiez obligé, M. le président, de vous trouver au palais, vous ne pourriez pas passer votre temps à guetter votre femme. Et que deviendrait le succès ? Il en est de même du financier & du marchand, du courtisan & de l'apothicaire : apprenez que les maris sont rarement cocus les jours où ils n'ont point d'affaires réelles, indispensables, & bien connues de leurs sages moitiés.

& voyant qu'on la voulait faire ſurprendre dans ſon rendez-vous, elle ſoupçonnera ſon amant de perfidie, ou de la plus grande indiſcrétion, & ſon indignation fera ſuccéder le mépris ou l'averſion à l'amour. L'amant de ſon côté croira que c'eſt un jeu concerté, & qu'il eſt la dupe de ſa maîtreſſe; & la confidente, qui ſe croira trahie par des gens bien inſtruits & mal-intentionnés, craignant les ſuites d'une pareille découverte, ne voudra plus ſervir leurs amours; ainſi l'amant, la maîtreſſe & la confidente étant également rebutés, jamais cette intrigue ne ſe renouera.

La coquette n'eſt pas fort difficile à ſurprendre, mais elle ſe démêle fort aiſément dans une ſurpriſe; la pâleur ni la rougeur ne dépoſent jamais contr'elle; toujours féconde en belles raiſons pour s'excuſer, & en adreſſes pour ſe tirer d'un embarras.

Lorſque vous entrerez dans la chambre de votre coquette ſans être attendu, qu'elle vous viendra au-devant, & vous

arrêtera par des careſſes extraordinaires, elle veut donner ſans doute à ſon amant le temps de ſe cacher, ou favoriſer ſa retraite; que les tendreſſes artificieuſes dont elle ſe ſert pour vous faſciner les yeux vous les faſſent ouvrir (8), ne faites pour-

(8) Une femme adroite peut tout ſur un amant paſſionné, elle peut tout ſur un mari même; les anciens poëtes le ſavaient, & ſi Lucrece a conjuré Vénus d'appaiſer le dieu de la guerre, Virgile lui fait obtenir de Vulcain une grace plus difficile; c'eſt en faveur d'Enée, l'un de ſes bâtards, & elle ne lui diſſimule pas la qualité de ſon protégé. C'eſt une mere, dit-elle, qui vous demande des armes pour ſon fils [*]; & Vulcain, ſéduit par de douces careſſes, parle d'Enée avec conſidération; il s'agit, dit-il, je le vois bien, de faire des armes pour un grand guerrier [**]; ſi une belle femme galante a tant de pouvoir pour ſe faire obéir par ſon mari, lors même qu'elle ne cache pas ſon infidélité; jugez combien elle a de moyens pour en faire tout ce qu'elle veut, lorſqu'elle veut bien prendre la peine de le tromper.

[*] *Arma rogo genitrix nato.* VIRG. ÆNEID.
[**] *Arma acri facienda viro.* VIRG. *Ibid.*

tant point connoître votre doute, & pour mieux découvrir la vérité, ne paroiſſez point la rechercher; à la moindre diſtraction que vous laiſſerez remarquer, ſon amant ſe ſauvera, ce qu'il ne vous ſera pas difficile d'entrevoir ou de connaître aux mouvements que ſe donnera votre femme ; & ſi la ſortie était trop périlleuſe, il viendra ſe montrer devant vous comme nouveau venu ; vous le verrez tout interdit, & oſant à peine lever les yeux ſur votre femme, recevez-le en ami, & ſéparez-vous-en de même.

Deux jours après vous viendrez dire d'un air offenſé, à votre femme, qu'un tel, c'eſt-à-dire ſon amant favoriſé, a dit en bonne compagnie que vous l'aviez ſurpris avec elle, & qu'il s'était dégagé de la maniere que vous ſaurez & que vous raconterez (9); vous tiendrez cette nouvelle d'un de vos amis qui était préſent au récit de l'aventure; laiſſez en-

(9) Mais eſt-il bien honnête de calomnier ainſi ſon prochain?

ſuite parler votre déplaiſir & agir modeſtement votre colere ; madame, convaincue de la vérité du fait, ſe troublera à ce diſcours, & juſtement irritée contre ſon amant, tâchez de le faire paſſer pour le plus téméraire & le plus grand menteur de tous les hommes ; elle accuſera ſa ſimplicité qui le lui faiſait regarder comme un ami vertueux & ſincere, & l'exilera pour jamais de ſon cœur, parce qu'elle croira n'avoir jamais aucun lieu de douter de ſa perfidie & de ſon indiſcrétion.

Mais plus vous aurez lieu de vous applaudir de cette prudente politique, qui ſauvera votre honneur ſans faire inſérer votre nom aux lardons des médiſants, plus vous aurez lieu de vous repentir de votre conduite, ſi vous entriez dans quelque furieux tranſport, lorſque vous ſurprendrez madame dans un tête-à-tête qui vous ſera ſuſpect (10) ; car

(10) Quelle poſition cruelle ! Comment un mari, après avoir fait ſouffrir à ſa femme les

outre les dangers mutuels que courent le mari & l'amant, vous jetez les fon-

---

emporrements de sa jalousie, peut-il en soutenir la présence? Si elle lui pardonne, peut-il se pardonner à lui-même? N'est-il pas tourmenté comme Apollodore par le souvenir de sa propre barbarie?

Cette colere paraît cependant excusable à quelques égards, car l'infidélité des femmes expose au danger de faire passer à des adultérins le nom & la fortune du mari; & ce danger est assez grand pour donner de l'humeur à l'homme le plus pacifique. Mais le mariage, disent nos beaux-esprits & nos philosophes, n'a été établi que « pour la nécessité de trouver un pere aux enfants pour les nourrir & les élever [*]; & si comme dans l'isle de Formose les femmes étaient parmi nous les chefs de la famille, & donnaient le nom aux enfants, le même but serait rempli sans erreur; & cette nouvelle coutume éviterait bien du scandale & des plaintes ».

Ils voudraient faire regarder le mariage comme une vieille formalité dont il n'existe plus que le nom. Doit-on s'étonner, disent-ils, qu'une femme ne se marie que pour avoir un

[*] V. Montesquieu, *Esprit des Loix*, tom. 3, p. 2.

dements d'un trouble & d'une averſion éternelle entre vous & votre femme, &

---

nom, un état, un pere adoptif de ſes enfants? Il en eſt de même dans toutes les autres démarches de la vie. Un jeune gentilhomme n'entre au ſervice que pour avoir la croix de Saint Louis; un autre au parlement, que pour ſe faire maître des requêtes; l'abbé ne ſe fait tonſurer que pour avoir un bénéfice. Ce n'eſt pas pour détrôner le ſultan que les deſcendants de Raymond, ou de Godefroi, prennent à Malthe la croix de chevalier, c'eſt pour avoir une bonne commanderie. Cela fut ainſi de tout temps dans l'antiquité, dans les républiques fameuſes: la cenſure ne ſuffiſoit pas plus à contenir dans le devoir les ſénateurs romains, qu'ici les mercuriales de l'avocat-général; ce n'était que pour leur intérêt qu'ils acceptaient les charges de la république, à Sparte même, Aratus, fut élu amiral pour la forme ſeulement.

Qui nous aſſurera que dès le premier âge de l'égliſe, les chrétiens ne ſe mariaient pas ſeulement pour la cérémonie? A lire les anciens contes publiés en France & en Italie, dès les commencements de l'Imprimerie, elles paraiſſent avoir été pour lors fidelles à leurs maris

le souvenir des reproches & des affronts qu'on se prodigue de part & d'autre dans ces fâcheuses occasions, demeure gravé dans le cœur, & résiste toujours aux bons sentiments que l'union conjugale veut faire naître ; d'ailleurs il n'est rien de si trompeur que l'apparence ; & votre aveugle jalousie peut vous faire condamner une femme très-innocente, ou fort peu criminelle : l'arrivée d'un mari, à qui l'on veut ôter le moindre ombrage, étant capable de faire prendre à la hâte un parti qui semble accuser ceux qui ne l'ont pris souvent que pour sauver

---

à-peu-près comme elles le sont à présent ; au surplus, il est possible qu'il y ait à cet égard quelques variations ; on sait que les choses dégénerent & que le nom reste seul. En effet, qui s'en tiendrait aux noms, tomberait dans d'étranges erreurs. N'a-t-on pas affublé du superbe nom de consuls quelques marchands de nos villes, & vêtu de la pourpre romaine, les massiers du palais & les bedeaux de la paroisse ? Quels raisonnements ! quelle philosophie ! quelle corruption ! quelles mœurs !

même les apparences du crime (11).

Soyez donc circonſpect dans tous les ſoupçons que la conduite d'une femme coquette vous fera former contre ſa vertu, le moindre bruit flétrit votre nom, & vous rend le jouet du public, chaque rieur ajoute ſa circonſtance à la nouvelle; & l'aventure la plus ſimple paraît bientôt habillée des couleurs les plus noires, dont l'infamie rejaillit ſur vous; & une coquette qui ſe voit entiérement perdue de réputation, ne ſe fait pas beaucoup prier pour ſe venger de l'auteur de ſa honte, & lui confirmer réellement un titre qu'il a bien voulu ſe faire donner injuſtement lui-même, car les femmes aiment véritablement la ſageſſe, mais encore plus à paſſer pour ſages; & quand elles ont une fois perdu l'honneur, ſelon

---

(11) Aſſurément l'apparence eſt chez les femmes ce qu'il y a de plus trompeur; telle femme qui livre avec empreſſement ſes appas les plus ſecrets aux regards avides d'un amant, tremble toujours devant ſon mari, & ne manque jamais de rougir devant ſon médecin.

l'opinion commune, elles ne s'obſtinent pas long-temps à le conſerver (12) : ce n'eſt pas que ce malheur ſoit inévitable; & ſi vous ſuivez les préceptes que je vais vous donner, vous garantirez votre nom des taches dont votre emportement l'aurait fait menacer.

Après que les premiers mouvements ſeront calmés,& que vous poſſéderez votre eſprit, attachez-vous à lui exprimer, par des paroles douces & obligeantes, mais toujours viriles, le chagrin dont vous êtes pénétré, à cauſe du trouble que vous aurez ſuſcité : accuſez-en votre jalouſie inſéparable d'un grand amour, condamnez le ſoupçon qui vous a fait ſi injuſtement douter de ſa fidélité; avouez-lui que tout le monde a blâmé vos alarmes,

(12) Quand une femme a pris toutes les précautions qu'elle pouvait employer pour rendre ſes amours ſecretes, ſi malgré ſa prudence elle eſt découverte par le haſard ou par la perfidie de celui qu'elle aimait, elle mérite d'être plainte; mais peut-elle mériter l'indulgence de l'époux offenſé?

& que sa vertu est si universellement reconnue, que personne n'a reçu aucune impression désavantageuse de son mérite, par ces marques de votre repentir & ces aimables discours, vous dissiperez toute l'amertume de son cœur, qui deviendra encore sensible à votre affection, & sa vanité la fera revivre dans les bornes de la bienséance, pour se conserver l'estime générale dont vous l'aurez flattée.

N'obligez pas votre coquette à ne vivre qu'avec des prudes (13); la trop grande contrainte qu'elle souffrirait avec

(13) Les femmes disposées à la galanterie, ne sont pas toujours celles qui aiment le moins à se trouver avec des femmes sages, ni à blâmer celles qui passent pour ne l'être pas; elles ressemblent presque toutes à ce musicien dont parle Plutarque, qui, pour mettre sa gloire à couvert, se faisait accompagner par de mauvais chanteurs, ou, si vous l'aimez mieux, à ce bouffon que l'on applaudissait d'autant plus vivement, il y a quelque-temps, au théatre de l'opéra, qu'il avoit avec lui des hommes sans talents.

elles, la rendrait plus ſenſible aux galanteries des amants ; le plaiſir d'être quelquefois avec des femmes enjouées, ſatisfait ſon eſprit, & ne lui laiſſe rien méditer de plus réel ; mais ſon trop long commerce avec elles ſerait dangereux : les paroles n'ont pas grande autorité ſur l'eſprit des coquettes, mais les exemples les entraînent ; & comme les coquettes, qui ont des commerces galants, n'en font pas grand myſtere à leurs amies, je crois que celle qui ſerait expoſée à de pareils aſſauts, ne ſerait pas long-temps ſans ſe rendre ; ainſi vous devez empêcher qu'elle ne forme des liaiſons trop étroites avec elles ; & gardant ſur toutes choſes la fidélité à votre coquette, vous garantirez infailliblement votre honneur du naufrage.



LA CONFIDENCE,
OU
LES AMOURS DE L'ABBÉ D**.
ANECDOTE IV.

ANGÉLIQUE éprouvait un desir général de plaire & d'être aimée ; elle était toujours environnée des hommes les plus aimables ; on la voyait dans toutes les assemblées ; elle était la premiere à toutes les fêtes, & la derniere à tous les spectacles ; elle était jeune, jolie, habile dans l'art de la parure : en un mot, c'était une franche coquette ; elle avait sur-tout la manie d'être adorée des grands seigneurs, des étrangers, des beaux-esprits, de tous ceux qui font de l'éclat dans le monde. Elle était peu sensible, mais ardente dans ses caprices, & trouvant un plaisir toujours délicieux à se faire aimer, à se laisser séduire par un amant nouveau.

Depuis quelques mois l'abbé D** lui

faiſait la cour ; mais comme ſon état exigeait de la retenue, il n'avait encore obtenu que des paroles tendres, de légeres faveurs : un inſtant ſuffiſait pour triompher d'elle, mais cet inſtant il fallait être prompt à le ſaiſir; l'abbé n'avait pu le trouver encore; peut-être il n'était pas encore venu, car l'Abbé était homme à en profiter auſſi habilement qu'un officier de dragons.

Mais enfin elle arriva cette heure fortunée ; l'abbé voulut la marquer le mieux qu'il lui fût poſſible, dans les faſtes de l'amour. C'était un lundi au ſoir : monſieur n'était point encore revenu de Verſailles, où ſes affaires l'avaient appellé : madame était reſtée ſeule de bonne heure ; l'abbé vint lui lire la premiere partie d'un roman qu'il avait compoſé pour lui plaire : les caracteres étaient tendres ; l'abbé, qui avait de l'uſage, avait ſu les bien exprimer ; il avait la voix ſi ſéduiſante : ah ! s'écria-t-elle, charmant abbé, quelle ſituation divine ! & l'abbé la lui fit partager un

ment; mais que ce moment fut court! l'émotion d'une coquette est aussi faible, aussi passagere, que son imgination est rapide, c'est l'éclair du plaisir; elle passa l'heure qui restait, à plaisanter sur elle-même, sur l'abbé, sur son amour, à le gronder, à rire, & nesvoulut pas entendre le reste du roman. Désormais, lui dit-elle, vous avez des droits, je vous aime, & je ne ferai plus rien sans vous le dire. Oh! nous rirons, je vous en assure! Je veux que vous soyez mon confident; l'abbé dégradé le jour même de son couronnement, fut obligé de se contenter de ce rôle.

Elle fut le jeudi dîner à la campagne chez la marquise de **. M. d'Alibert américain, qui avait loué une jolie maison dans les environs, y dînait aussi ce jour-là. C'était en secret l'amant de la marquise; il était honnête homme, il était magnifique, il avait de l'esprit, des manieres nobles & galantes; Angélique desira lui plaire: elle était, de toutes les dames qui se trouvaient chez la marquise, la plus jeune, la plus belle & la

mieux parée ; elle se fit remarquer, il parla des embelliſſements qu'il avait faits dans la maiſon qu'il habitait ; toutes les femmes deſirerent voir cette maiſon, & la marquiſe fut la premiere à propoſer de s'y rendre ; Angélique témoigna qu'elle avoit cru paſſer toute la journée chez la marquiſe, & d'Alibert trouva des difficultés : Angélique changea de ſentiments, & il ne s'en trouva plus.

Elle loua beaucoup les peintures, les ameublements ; elle voulut reſter à les examiner encore pendant que toute la compagnie prenait la route du jardin : madame, lui dit d'Alibert, ces lieux ſont devenus plus agréables depuis qu'ils ont trouvé grace à vos yeux. Pourquoi faut-il que vous n'y demeuriez qu'un inſtant ? Ce n'eſt que pour un inſtant, lui répondit-elle, qu'une femme paraît aimable, c'eſt une impreſſion paſſagere qu'elle a du moins le plaiſir de faire naître, mais qu'elle ne ſaurait faire durer : la converſation s'engagea ; la coquetterie l'avoit me-

née plus loin qu'elle ne le croyait; l'étourderie fit le refte, & l'égarement fut complet. D'Alibert fe crut heureux.

Qu'ai-je fait, lui dit-elle ? mais n'en parlons plus, fi vous voulez que je vous aime; je tremble qu'on ne s'apperçoive... elle avait déjà rejoint la compagnie, que d'Alibert fe croyait encore dans fes bras; mais l'illufion du plaifir, & celle qui l'avait caufée, s'étaient enfuies du même vol. D'Alibert ne rougit point d'être infidele à la marquife qui l'adorait, & fe mit dans la tête de fixer la coquette Angélique.

Mais le famedi elle fut au bal que donnait l'ambaffadeur de Ruffie, & fe trouva affife auprès de milord Somberbrut, qui faifait tant de bruit à Paris; le milord lui dit des chofes groffiérement galantes; elle lui trouva l'air gauche & peu d'efprit; mais la ducheffe de ** l'avait eu, & la marquife de C.. paffait pour l'avoir; c'en était affez pour qu'il fût écouté: milord vint le lende-

main chez elle; & comme elle crut se rendre plus intéressante & le mieux enchaîner en se trouvant seule avec lui, elle renvoya ses femmes; Somberbrut lui parla beaucoup moins que la veille; croyant l'occasion favorable, il la renversa sur une chaise longue, & lui fit les dernieres violences que jamais présidente ait eues à repousser; son mari n'était point encore sorti, il était dans son cabinet; elle avait l'esprit vif, il ne lui fallut pas une minute pour calculer le risque d'une scene, avec le désagrément d'être déconcertée par un milord anglais, elle s'évanouit. Elle le congédia bientôt après, & il lui demanda la permission de revenir.

L'abbé survint: ah! lui dit-elle, mon cher abbé, qu'une jolie femme est à plaindre! je ne reviens pas de tout ce qui m'est arrivé cette semaine, vous savez que j'aime beaucoup mon mari, & je le dois, car il est plein de bonnes qualités.

Il y avait deux ans que je me faisais

aimer à crédit par un grand nombre d'amants, dont les attentions & les prévenances faiſaient mon amuſement, & à qui je n'accordais rien. On ſe plaignait de ma rigueur : eh bien ! on n'a plus rien à me reprocher. Je viens d'être une des femmes de France les plus violées par un vilain milord anglais, Somberbrut, qui ſort d'ici. Jeudi je m'en vais à la campagne chez la marquiſe, ſon amant m'idolâtre toute la journée ; nous allons voir ſa maiſon, & je n'y vois que ſon triomphe & ma défaite : j'ai la manie de recevoir un petit frippon d'abbé qui me fait des chanſons : il vient par un jour de migraine pour me lire un roman de ſa compoſition, & voilà qu'il abuſe d'un moment d'enthouſiaſme pour en venir aux dernieres extrêmités ; je ſuis au déſeſpoir ! ... Mais cela eſt plaiſant, un abbé, un Anglais, un Américain, un auteur, un colonel, un milord.

L'abbé n'en pouvait plus de rire ; il ne faut jamais, dit-il, ſe conſumer en regrets ; mais, madame, vous auriez

dû attendre la semaine prochaine ; j'ai encore un frere qui arrive de chez les insurgents, & vous auriez eu toute la famille à votre char. Ceux dont vous me parlez, ajouta-t-il, sont mes freres, nous sommes tous nés en Irlande. Somberbrut, qui a toujours vécu parmi les Anglais, a fait fortune dans le commerce de l'Inde. A présent qu'il est riche, il demeure à Paris & se fait appeller milord. D'Alibert, qui étoit catholique, est passé dans les colonies françaises de l'Amérique ; il y a été procureur ; mais comme tout est militaire dans ce pays-là, il étoit aussi capitaine de milice ; & depuis son retour à Paris, son argent & la date de ses services lui ont procuré la croix de saint Louis, & le brevet de colonel. Pour moi, madame, qui suis le plus jeune, j'ai fait tout ce qu'un abbé peut faire pour s'avancer dans le monde ; mais n'étant pas devenu si riche qu'eux, ils me négligent ; il y a plusieurs années que je ne les ai vus ; & hors vos bontés, madame, il n'y a rien eu depuis long temps de commun entre nous.

L'abbé ſe retira en diſant ces derniers mots, & la préſidente confuſe, n'oſa lever les yeux ſur lui. On aſſure que depuis cette aventure, les leçons diſcretes de l'abbé, & les ſoins tendres & prévoyants de ſon mari, l'ont guérie pour toujours de la coquetterie (1).

---

(1) On prétend que l'héroïne de cette anecdote étoit l'épouſe de l'auteur de l'Art de rendre les Femmes fidelles.





CHAPITRE V.

Des Prudes.

DE toutes les femmes, les prudes ſont celles dont nous devons nous défier le moins, & il faut qu'il y ait bien de la faute de leurs maris, lorſqu'ils en reçoivent des affronts ſignalés ; ce n'eſt pas que leur vertu ſoit la plus ſolide ; mais c'eſt qu'elles ſont eſclaves de la renommée, & à moins que tout ne concoure à une intrigue ſecrette, jamais elles ne s'y engagent ; les cadeaux qui amorcent les autres femmes, ne tentent pas celles-ci ; elles s'offenſent même lorſqu'on veut les traiter comme Danaé ; grand avantage pour les maris ! car les amants ennemis des longs ſoupirs néceſſaires pour toucher les prudes, veulent d'abord avancer leurs affaires par des ſecours étrangers, & dès que leurs galan-

teries sont méprisées, leurs présents refusés, ils se défient de toutes leurs autres qualités, & ne veulent pas acheter une espérance incertaine par les avances d'un long ennui & des peines réelles; ainsi désespérant du succès, ils abandonnent leurs entreprises.

Un demi-philosophe, dont l'âge a mûri la raison & la discrétion, est le plus dangereux ennemi que vous ayez à craindre; la prude l'écoute volontiers (1), parce

(1) L'amour n'a qu'une saison, & c'est dans la bouillante jeunesse; il est fils de la beauté & passager comme elle; les jeunes colombes ne s'arrêtent point sur les chênes arides, ni les ramiers amoureux dans le nid des corneilles. Un des chefs d'accusation de Xenophon contre Monon, est d'avoir fait l'amour à des femmes qui n'étoient plus en la fleur de jeunesse [*]. C'est en général porter l'indulgence bien loin, que de permettre aux femmes de chercher à plaire jusqu'à quarante ans; & à cet âge les parures recherchées, & les

[*] D'avoir embesogné, dit Montaigne, des objets passant fleur.

qu'il eſt conforme à ſes maximes, ainſi qu'elle l'eſt aux maximes de ce ſage; & & il ſe forme, par le temps, une étroite

---

afféteries trompeuſes de la toilette les trahiſſent & ne ſervent qu'à les faire paroître plus laides; c'eſt alors qu'elles deviennent ce que l'on appelle des prudes, & cachent leurs paſſions irritées ſous des dehors auſteres. Sitôt qu'elles quittent un moment ces dehors de pruderie, leurs paſſions s'échappent comme un torrent trop long temps contenu par des digues; ces paſſions, autrefois douces, deviennent méchantes & noires, ſouvent elles dégénerent en fureurs.

Il ſembleroit, d'après notre Auteur, que ce ſerait un bonheur d'avoir des prudes pour femmes; mais ces prudes ſont ordinairement prêtes à immoler à leur dévotion, à leur vanité, aux déguiſements de leur impuiſſante coquetterie, ou de leur amour mépriſé, le bonheur & la tranquillité de leurs familles; ſemblables à Ameſtris, femme de Xercès, qui, au rapport d'Hérodote, fit enſevelir tous vifs quatorze jeunes garçons des meilleures familles de la Perſe, pour ſe concilier les bonnes graces de quelque dieu ſouterrain.

amitié entr'eux, que les épreuves réciproques de ſincérité, de diſcrétion, d'eſtime, font enfin dégénérer en amour, dont un mari a bien de la peine à triompher lorſqu'il n'en a pas empêché la naiſſance, ni le progrès; ce n'eſt plus un feu allumé au haſard, tel que celui d'une coquette; c'eſt un embrâſement qui pénetre & qui enveloppe le cœur d'une prude, avec d'autant plus de violence qu'il a été long-temps préparé par des ſoumiſſions, des reſpects & des louanges naïves & ſinceres, & d'autant plus durable, qu'il eſt fomenté par des aſſurances de conſtance & de fidélité.

Cet accident eſt facile à prévoir & à éviter; empêchez ſeulement que madame ne contracte des habitudes en recevant des viſites régulieres de la même perſonne; car la ſeule longueur du temps peut faire valoir auprès d'elle des ſervices amoureux, & avant que ſon cœur ſoit prevenu, non ſeulement vous la ferez renfermer dans ce genre de vie que la raiſon vous lui fera preſcrire;

mais elle ſe condamnera elle-même à la plus auſtere ; ſi l'eſtime que vous aurez pour ſa vertu, vous inſpire du reſpect pour ſa perſonne ; & ſi vous lui ſavez inſinuer adroitement que tous les maris la donnent pour modele à leurs femmes, ce feront autant d'obligations indiſpenſables que vous lui impoſerez d'être ſage ; & elle aimerait mieux mourir en Lucrece, que de laiſſer donner la moindre atteinte à ſa vertu (2).

---

(2) Notre auteur a raiſon de vouloir conduire les femmes par l'opinion ; c'eſt la reine du monde. Quels miracles n'a-t-elle pas faits ? témoin ce que dit Plutarque dans ſon Traité des vertueux faits des femmes, en parlant des femmes de l'Iſle de Cio. S'il faut l'en croire, il s'y paſſa ſept cents ans ſans mémoire que femme ni fille y eût fait faute à ſon honneur. Certes, c'eſt la choſe la plus ſurprenante qu'il y ait au monde ! Plutarque eſt le ſeul écrivain qui l'ait racontée ; mais peut-on douter d'un fait atteſté par cet écrivain véridique ? Hélas ! il n'exiſte plus de Ciennes !

Les femmes qui ſe piquent d'être chaſtes

Mais si votre longue négligence a permis à son ami de jeter insensiblement

---

& fidelles sont payer bien cher à leurs maris le prix de leur vertu ; elles sont généralement jalouses & acariâtres ; elles ressemblent à ce fanatique de la Grece, qui faisait tant valoir l'austérité de sa vie, & qui disait: j'aimerais mieux être furieux que voluptueux. Elles pourraient dire avec lui : notre choix est fait, & *nous aimons mieux être furieuses que voluptueuses.* Toutes les jolies femmes trouveront cependant, avec raison, que l'un est plus convenable que l'autre.

Notre auteur a oublié, dans son Chapitre des Prudes, l'article le plus important : celui des querelles & de la colere. Gronder & médire sont leurs plus doux plaisirs, sur-tout quand, ainsi qu'elles ont coutume de dire, elles n'ont rien à se reprocher.

Si-tôt que la médisance se taît, elles commencent à quereller ; si ce n'est pas leurs maris qu'elles grondent, elles grondent leurs domestiques ; & si les domestiques sont absents, elles s'en prennent au mari de leur humeur chagrine.

La colere des femmes est terrible ; il n'y a pas de moyens de l'appaiser ; prend-on le parti

dans son cœur des sentiments opposés à la délicatesse des vôtres, appellez la prudence à votre secours, pour guérir une maladie qui menace votre honneur : vous connaîtrez ses blessures à ses rêveries & à sa nouvelle froideur pour vous ; tout au contraire de la coquette, qui paroît plus enjouée, & caresse davan-

---

d'opposer à leurs cris le silence & la froideur, dédaigne-t-on de nourrir leur courroux, leur colere se tourne en rage. « Quoi ! tu veux » me faire périr, scélérat, disait une femme » en pleurs ». Je vais mourir, je me meurs.... Les voisins accourent, croyant que son mari l'égorgeait ; ils la trouvent se meurtrissant la figure & s'arrachant les cheveux, & le mari tranquille, assis auprès d'une table, regardant avec pitié un livre qu'il tenait à la main, & dont elle avait déchiré la moitié. « Qu'est- » ce donc, madame, lui dirent-ils, nous avons » cru qu'on vous tuait ? nous venions à votre » secours ». Ne voyez-vous pas qu'il m'a mis en colere : regardez s'il répondra seulement un mot. N'est-ce pas me faire mourir ?

tage son mari, lorsqu'elle a conçu quelque passion, que son devoir condamne, la prude plus profondément blessée, & entiérement occupée de son objet, est ensevelie dans ses nouvelles pensées; de plus, comme ce sont certaines bonnes qualités qui ont surpris son cœur, elle ne laisse guere passer d'occasion sans parler du mérite de son amant, croyant par l'éloge qu'elle fait de sa vertu écarter de l'esprit du mari toutes les idées du crime dont elle a dessein de se rendre coupable; servez-vous de la connaissance que ces indices vous donneront, pour en empêcher l'accomplissement : expliquez en courroux vos alarmes à votre femme, marquez-lui la derniere surprise de vous voir contraint de douter de sa fidélité ; écriez-vous : « moi qui pensais avoir droit de vivre dans une entiere tranquillité sous la garde de votre vertu ! moi qui croyais que votre religion avait rendu votre cœur inaccessible à toutes les passions criminelles !.... je me trouve

réduit à la néceſſité d'en craindre tous les dangers & les ſuites; mais non, reprenez-vous un moment après, mes ſoupçons ſont injuſtes, vous êtes la plus ſage de toutes les femmes, & au-deſſus des foibleſſes de votre ſexe, mon amour en croit trop légérement aux apparences..... Cependant je ſuis en proie à une aveugle jalouſie qui vous demande l'éloignement de ſon objet : accordez, madame, cette juſtification à votre ſageſſe, & cette ſatisfaction à mon cœur ».

Ce retour doux & flatteur en obtiendra ce que votre colere lui aura demandé, ſa prudence ne refuſera pas ce ſacrifice à ſon orgueilleuſe modeſtie : ſon cœur ne ſera pas d'abord libre de ſon amour; mais le temps l'affaiblira peu-à-peu, & vous n'aurez plus lieu de vous en plaindre. Si vous voulez pourtant tout prévoir & tout prévenir, voici ce qui vous reſte à faire :

Quelques jours après que vous aurez obtenu le congé de ſon amant, comme ſi vous veniez d'apprendre qu'elle conti-

nue à le voir en ſecret, venez vous plaindre, d'un air agité & indigné, de ſa mauvaiſe conduite, de ſon extrême foibleſſe, & de ce qu'elle oſe trahir votre confiance juſqu'à ce point : menacez-la du dernier mépris, du dernier déſordre, & même de l'abandonner. Si ſa conſcience ne juſtifie pas vos alarmes, la prude, d'un air aſſuré, ne ſe plaindra que de ſon ſort, qui l'expoſe ſi injuſtement à ces reproches & à ces menaces; mais ſi trop aveuglée par l'amour, elle s'eſt trouvée, ou a eu deſſein de ſe trouver en quelque lieu particulier avec ſon amant, toute ſon aſſurance tombera à vos plaintes ; interdite & confuſe, elle voudra ſuppléer par des larmes au défaut de ſes raiſons, & ſon trouble détruira tout ce que ſes paroles mal arrangées tenteront de vous perſuader. Toutes les fois que vous la voyez innocente ou criminelle, rendez-vous à ſes défenſes, ou feignez de vous y rendre, & de rentrer dans les ſentiments que ſa vertu vous avoit inſpirés ;

accufez des femmes que vous ne nommerez point d'avoir voulu troubler votre repos; afin que fe croyant enviée & fi bien épiée, elle n'ait garde de vous donner occafion de fe laiffer furprendre dans une faute qui la feroit décrier dans le monde, par les reffentiments dont vous l'aurez menacée dans votre colere. Pour mieux démentir ces prétendues médifances, elle recherchera avec ardeur les femmes vertueufes dont vous lui confeillerez la fociété, & renoncera à fon amant, de peur que le voulant conferver inutilement, elle ne perdît encore l'amitié de fon mari, ou fon mari avec fa réputation : deux biens qu'une prude tâche d'acquérir & de conferver aux dépens de ce qu'elle a de plus cher au monde.

Voilà une partie des avis que la raifon peut faire donner aux maris pour rendre leurs femmes fidelles, & il eft vraifemblable que l'exacte pratique de ces leçons ne leur fera pas infructueufe;

mais ils fixeront encore bien mieux leurs épouſes dans leur devoir, ſi remplis du véritable eſprit du Chriſtianiſme, ils ſavent leur inſpirer de vrais ſentiments de religion : ils ne doivent pas les cathéciſer en miſſionnaires, ni leur prêcher les auſtérités en pénitent affreux, mais leur faire comprendre, d'un viſage ſerein, les étroites obligations que la foi nous impoſe (3), toujours compatibles avec

(3) Quelque reſpectables que ſoient les idées qui nous viennent immédiatement de la foi, on pourrait objecter à notre auteur que cela n'eſt pas de ſon ſujet, ou il devoit ſe borner aux ſages leçons de la morale civile, ſans entreprendre d'ajouter à celles de nos prédicateurs ; car s'il avoit commencé par employer une autorité ſi puiſſante, il eſt évident que toutes les précautions qu'il a ordonnées dans les chapitres précédents, auraient paru moins importantes. Quelle eſt la femme capable de redouter moins un châtiment éternel, que la colere & l'indignation momentanée de ſon mari ? Et ſi elle eſt aſſez endur-

la

la nature, & il faut que ces propos paroissent amenés dans la conversation, & comme débités d'abondance de cœur au sortir d'un sermon ou de la lecture d'un bon livre, soyez toujours prêt à fortifier les impressions de morale qu'elle aura reçues. Son esprit déjà ébranlé se laissera tourner plus aisément. Représentez-lui quelquefois la vertu chrétienne à couvert de l'envie, de la médisance, des remords & de toutes les fins déplorables de la vie; suivie de l'estime, de la tranquillité, de mille douceurs secrettes, & de la douce espérance de posséder un jour un Dieu, dont les perfections alors visibles & connues, embrâseront les ames de l'amour le plus ardent, d'un amour toujours nouveau : opposez à ces images celles de l'éternité malheureuse, dont la plus simple pensée devroit jeter le dernier effroi dans les impies les plus

cie pour mépriser les obligations que la foi lui impose, quels moyens restera-t-il au mari pour la contenir?

endurcis, & rendre généralement tous les cœurs inaccessibles aux plus légeres idées du vice (4).

---

(4) Si les chapitres de ce livre étaient moins lumineux, si notre respectable auteur n'avait pas pris tous les moyens de déconcerter les méchants, ils diraient sans doute qu'il a recours à l'autorité de la foi, après avoir épuisé inutilement les ressources de son éloquence ; rien n'est plus ordinaire en effet à de certains écrivains, que d'invoquer l'autorité divine, même dans des choses purement humaines, & lorsque leur esprit est en défaut ; semblables aux faiseurs d'opéra, qui ont recours aux Dieux lorsqu'ils ne peuvent trouver un autre dénouement [*].

[*] *Ut tragici poëta confugiunt ad Deum cùm explicare argumenti exitum non possunt.* Cic. de nat. Deor.



LUCE MIRANDA,

Anecdote V,

Tirée de l'Espagnol (1).

NUNO DE LARA, chef des premiers Espagnols qui aborderent au Paraguay, ayant fait alliance avec Mangora, chef de la nation sauvage des Timbués, ce Cacique ne tarda pas à ressentir un des traits de l'amour ; il partit des yeux d'une Espagnole. C'était Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine

---

(1) L'auteur de *l'Histoire philosophique & politique du commerce des Européens dans les deux Indes*, dit qu'il suffit de conserver le ton & le style de cette anecdote historique, pour en faire voir l'imposture ; mais il ne croit pas à l'Evangile ; à plus forte raison peut-il révoquer en doute les preuves les plus authentiques de la fidélité conjugale.

Sébaſtien Hurtado. Dès ce moment le Cacique bleſſé ſentit que l'Amérique eſpérait en vain réſiſter à un peuble dont chaque ſoldat détruiſait des armées, & dont chaque femme mettait à ſes pieds tous leurs chefs. Il invita Hurtado à venir recevoir, avec Miranda, les hommages de toute ſa nation, lui faiſant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, attacherait à l'alliance des Eſpagnols, ceux de Timbués qui pourraient douter de la ſupériorité d'un peuple ſi renommé, lorſqu'ils verraient à quelle ſource les Européens puiſaient ce courage invincible qui les rendait ſi aiſément les maîtres de la terre. Mais Hurtado, que ſa chaſte compagne avoit inſtruit de la funeſte paſſion de Mangora, crut devoir ſe refuſer à ſes empreſſements. Le Cacique éclairé par l'amour, vit bien que l'Eſpagnol ſe jouait de ſa paſſion ; & ſentant qu'il ne ſerait heureux que par la mort de ſon rival,

il réſolut de le perdre ; ce devait être par une trahiſon : Hurtado ne pouvait craindre que les lâches.

Le Cacique apprit que ce brave capitaine était ſorti de ſa garniſon avec cinquante Eſpagnols pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée, il forma bientôt un camp de quatre mille Indiens ; il les cache bien armés dans un marais couvert, voiſin de la citadelle. Enſuite marchant aux portes de la place, avec trente des ſiens chargés de ſubſiſtances, il fait dire à Nuno de Lara qu'ayant appris que ſes amis les Eſpagnols manquaient de vivres, il s'était empreſſé de leur en apporter. Lara ne ſoupçonnant point la perfidie, reçut avec reconoiſſance les préſents de ſon allié. Il joignit pour le régaler ce qui lui reſtait de proviſions, aux mets naturels du pays, & des plaiſirs de la table ; on tomba dans les filets du ſommeil, c'étaient ceux de la mort.

A peine les Eſpagnols furent endor-

mis, que la lueur des flammes qui dévoraient le magafin, avertit les Timbués de marcher au faccagement de la place ; Mangora ouvre les portes aux Indiens, réfolu d'enlever Miranda, & tous enfemble fondent le poignard à la main fur les Efpagnols encore mal éveillés. Lara mortellement bleffé, fonge moins à retirer la flêche de fes flancs, qu'à enfoncer fon épée au cœur de Mangora. Le Cacique & lui tombent en fe déchirant mutuellement : ils expirent enfemble dans un torrent formé du fang des Efpagnols & des fauvages, de ce fang qui ne pouvait fe mêler & fe confondre que dans le carnage.

Il ne reftait dans la place que quatre femmes & quatre enfants avec Miranda, caufe innocente & malheureufe d'une fcene fi tragique. Ces triftes victimes furent emmenées à Siripa, frere & fucceffeur du perfide Cacique ; l'amour de celui-ci paffa dans le cœur de fon frere, comme un feu échappé de fes cendres.

Semblable au ſoleil même qui luit ſur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvait briller aux yeux ſans embrâſer tous ceux qui la voyoient. Siripa ſe jette à ſes pieds, lui déclare que non ſeulement elle eſt libre, mais qu'elle doit régner ſur le chef & le peuple; que ſes charmes ſoumettraient plus ſûrement que les armes d'une nation victorieuſe.

Miranda aurait mieux aimé la mort que la couronne de la main d'un ſauvage. Avait-elle traverſé les mers avec ſon époux pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devaient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnaient celui de la bravoure? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une eſpece auſſi extraordinaire, crut que le temps affaiblirait ce ſentiment dans un ſexe qui n'était pas fait pour une longue réſiſtance.

Cependant Hurtado revenu de ſon

expédition, ne trouva plus qu'un amas de cendres ensanglantées. Ses yeux cherchant par-tout Miranda, sans découvrir même l'ombre de cette épouse fidelle, ni les traces de ses pieds, il apprend enfin qu'elle est chez les perfides Indiens; aucun danger n'arrête la résolution qu'il prend d'arracher Miranda à ses ravisseurs. Sa présence allumant toutes les fureurs de la jalousie dans l'ame du Cacique, sa mort est ordonnée sur le champ. Miranda fléchit le cœur du barbare, elle fait révoquer l'arrêt prononcé contre son époux : elle obtient même la liberté de le voir quelquefois, mais à condition que s'ils osent écouter l'amour & s'abandonner à ses transports, le premier moment de leur félicité sera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le Roi des enfers accabla le malheureux Orphée!

Comment posséder une épouse adorée & ne pas la voir; comment la voir long-temps sans jouir une seule fois

de ses embrassements ! Qu'espérait Siripa du tourment où il avait condamné ces époux ? Après avoir passé les jours à se consoler de leur esclavage, à se baigner de ces larmes qui s'attirent, s'essuient & se renouvellent sans cesse dans les tendres épanchements d'un amour vertueux & persécuté, les deux époux oserent souhaiter un de ces moments délicieux qui rachetent des années de souffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé, dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits & les serments de l'hymen, l'amour, plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut du plaisir dont la vertu même fait hommage au ciel dans les bras de la félicité conjugale; ils jouirent enfin de ce bonheur que les Anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs aîles, de peur d'envier aux hommes un plaisir inconnu dans le paradis.

Hélas ! un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda ; il ordonna sa mort : fidelle jusqu'à son dernier moment, cette chaste épouse voulut mourir avec lui : & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirerent à la vue l'un de l'autre, dans les soupirs d'un amour éternel.



CHAPITRE XI,

Ou Supplément de l'Editeur.

NOTRE auteur a oublié le chapitre des femmes ſavantes ; il eſt vrai que la comédie de Moliere montre aſſez combien on doit peu compter ſur leur fidélité. Le mari d'une femme ſavante n'oſe parler dans la maiſon : entourée d'auteurs, de précepteurs & de philoſophes, il ne peut oppoſer les regles de ſon ménage à la doctrine de ces meſſieurs, & les économiſtes même ceſſent de reſpecter à ſon égard le principe fondamental de la propriété. Enfermée avec eux pour vaquer à ſes études, le mari n'a point d'autorité pour l'en ſéparer. Oſerait-il s'oppoſer au progrès des lumieres dont elle veut s'éclairer ? on le traite à tout moment comme un

sot en pleine compagnie : jugez des titres qu'on lui donne en particulier.

Les femmes ont tant de plaisir à se servir des manieres de parler nouvelles & savantes, elles sont si jalouses de faire paraître leur science, qu'elles s'en servent pour exprimer leurs frayeurs, leurs emportements, leur joie, leur chagrins, leurs pensées les plus secretes, elles l'étalent enfin jusques dans leurs plaisirs amoureux [*] : serait-ce avec leurs maris qu'elles apprendraient, en cédant, à répéter les vers d'Ovide ou de Catulle ?

Elles citent l'Abbé Morelet à côté de Socrate ; & Marmontel aussi-bien que Solon ; elles vous iront chercher Platon & Saint Thomas, aux choses, dit Montaigne, où le premier rencontré

[*] *Hoc sermone pavent, hoc iram gaudia, curas,*
Hoc cuncta effundunt animi secreta, quid ultrà.
Concumbunt doctè.

JUVENAL. Sat. VI. V. 199, &c.

ſervirait auſſi-bien de témoin. *La doctrine qui n'a pu leur arriver en l'ame, leur eſt, dit-il, demeurée en la langue* : & c'eſt une arme bien cruelle que cette langue contre le courroux ou la patience d'un mari. Il ne peut ni donner des ordres, ni faire des repréſentations ſans s'expoſer à être victime de l'éloquence de madame; il ne lui reſte d'autre parti que d'abandonner ſa maiſon.

C'eſt pourquoi je conſeillerai à tout mari ſage de s'oppoſer de bonne-heure à cet rage de ſavoir, à cette vanité d'érudition qui pourrait s'emparer de ſa femme ; de ne point ſouffrir que ſa maiſon devienne le rendez-vous des prétendus eſprits-forts, ni de ceux qui ſont attachés à quelque parti dominant, quelque nom que le public leur donne. A plus forte raiſon, je ne conſeillerai jamais d'épouſer une fille qui ait lu l'encyclopédie. Je veux que ma femme s'inſtruiſe uniquement à plaire & à remplir les tendres devoirs que lui impoſe

la nature. Les ſavantes, qui, ſous la direction des ſages de nos jours, ſe mêlent de vouloir éclairer le genre humain, ne valent pas ſûrement les femmes aimables qui en font le bonheur.

Les femmes ont un eſprit facile, naturel, fait pour enflammer le nôtre; c'eſt une grande folie d'y joindre des lumieres fatiguantes, & dont le faux éclat ne luit jamais ſans cauſer des ombres déſagréables. Quand elles ſont attachées à l'aſtronomie, à la politique, à la juriſprudence, on doit trembler que ceux qui leur enſeignent ces ſciences, ne les aſſerviſſent, ſous prétexte de les inſtruire, & qu'elles n'abuſent de ce prétexte pour cacher leurs amours; car quelle autre raiſon pourrait les engager à ſe rompre la tête de choſes ſi étrangeres à leurs occupations, à leurs beſoins? puiſqu'elles peuvent ſans cela nous faire lire dans leurs yeux la gaiété, la ſévérité, le plaiſir; qu'elles ſavent joindre

à leurs refus les charmes de la faveur; qu'elles ont assez de science pour nous persuader bien mieux que l'académie françoise, & pour régenter en souriant les Pontifes & les Rois.

Si elles veulent exercer la supériorité de leur esprit, loin de s'attacher au pédantisme de nos savants, qu'elles s'amusent à le corriger par les graces; les meilleurs vers sont toujours ceux que l'on fait pour elles, & la poésie naïve & légere peut leur servir d'amusement. C'est un art ingénieux, éloquent, tout en illusions, en plaisirs, & folâtre comme elles. Si quelque mémoire académique ose mêler sa poudre à celle de leurs toilettes, mettez vîte à la place ou Bernard, ou Chaulieu. Si la philosophie s'empare de leur ame, tâchez de n'y point laisser entrer celle de nos pédants. Qu'une philosophie aimable leur apprenne seulement à observer & à tempérer nos passions, à régler leurs desirs, à se former une liberté douce & à ne point gêner celle des autres.

Que cette philoſophie leur ſerve à prolonger la durée trop courte des plaiſirs, à ſupporter l'inconſtance d'un ami, la rudeſſe d'un mari, l'importunité des ans & le chagrin des rides, à les rendre enfin plus heureuſes pendant toute leur vie.



POLIDOR ET ROSINE,

ANECDOTE VI.

ROSINE, née avec de l'efprit & de la beauté, époufa un Fermier-Général: il l'aima pendant fix mois fans le lui prouver autrement que par les dépenfes énormes qu'il jugea à propos de faire pour elle. Elle n'en était pas amoureufe, mais elle l'aimait affez pour defirer de fa part plus de foins & moins de libéralités ; elle n'était pas la feule qu'il comblait de préfents ; il était trompé par une jolie bourgeoife, aimé d'une actrice de l'opéra, & efclave d'une belle marquife.

Ne vous verrai-je donc pas ce matin, lui écrivait Eléonore ? vous favez que vous m'êtes cher, que je joue ce foir, que je ne puis chanter quand je fuis affligée ; & que je ferai bien trifte, fi vous

ne venez pas tout-à-l'heure me promettre de souper avec moi. Je vous renvoie ces diamants, n'en ai-je pas assez ? Pourquoi voulez-vous sans cesse me donner ? Ne suis-je pas assez riche ? Vous m'avez fait dix mille livres de rente, & mes talents sont aimés du public. Enchaînée par état au spectacle le plus brillant, je me montre rarement à d'autres. Je suis trop occupée de vous & de l'art que je cultive, pour avoir le temps de dépenser tout mon revenu, & cependant savez-vous que depuis trois mois vous m'avez envoyé plus de quarante mille francs. Vous êtes riche, jeune, vous avez encore de grands biens à prétendre, mais êtes-vous en état de faire de semblables générosités sans vous incommoder ? venez me voir plus souvent, & point de présents.

C'est la meilleure créature que cette Eléonore, je ne sais comment Polidor pouvait ne pas l'aimer ! il eût été au désespoir de se la voir enlever par un autre, sa vanité voulait qu'il la gardât,

& il la rendait malheureuse. Il croyait être quitte envers elle en lui permettant des caprices qu'elle se défendait toujours, & en l'accablant de dons qu'elle ne cessait de rejeter. Qu'elle est aimable! qu'elle est belle! c'est l'esprit le plus agréable, le plus orné des choses faites pour plaire, le plus fait pour enchanter ceux qui se trouvent avec elle!

Polidor fut touché de sa lettre; la pauvre enfant, dit-il, elle m'aime toujours: depuis quatre ans, c'est une constance, c'est une vertu, tout le monde voudrait l'avoir, mais elle m'ennuie: tout en parlant ainsi, il courut chez elle & promit de lui sacrifier sa soirée.

Il y avait un mois qu'elle ne l'avait possédé, elle invita tous ses amis, & Polidor, en venant s'excuser le soir de ne pouvoir tenir sa parole, & d'être obligé d'aller souper chez la marquise, eut un triomphe complet. Eléonore pleura, mais que pouvait-il faire?

La marquise, l'impérieuse marquise, lui

avait écrit aussi, & il avait reçu le billet au moment de se rendre à l'opéra.

« Je suis fort étonnée, Monsieur » Polidor, que vous m'ayez si affreu- » sement négligée depuis hier, car j'avais » besoin de vous; j'ai perdu considéra- » blement, & sans vanité, vous me laissez » dans un abandon : il s'en faut deux » cents louis que je n'aye de quoi » payer. Ne me parlez donc plus du » petit Comte, vous avez tort, conve- » nez qu'il est charmant : il est vrai » qu'il est homme de condition, & il » en a les manieres ; mais quand on » veut vivre avec des gens d'un certain » rang, il faut se faire à cela : d'ailleurs » que voulez-vous, je lui suis fort atta- » chée, & je veux que mes amis m'aiment » avec mes défauts; je vous attends » après l'opera ».

La bourgeoise avait aussi ses droits, c'était même elle qu'il préférait en secret. C'est, disait-il, une ame toute neuve & qui m'est prodigieusement atta-

chée : il voulut la ſurprendre & lui fit porter les diamants qu'Eléonore avoit refuſés.

Roſine ne tarda pas à être informée de toute cette vie. J'aime mieux, dit-elle, me livrer à l'étude & me déſennuyer, s'il eſt poſſible, avec des ſavants, que d'imiter un ſi dangereux exemple : elle était ſage par tempérament, par orgueil & par principe ; vingt amants avaient inutilement tenté de la ſéduire. Elle s'enferma pour lire des jours entiers, elle ne paraiſſait que rarement aux ſpectacles & toujours pour entendre la piece, ſans chercher à ſe faire voir : elle ſe fit une ſociété de philoſophes, d'académiciens ; c'était pour eux un tréſor que Roſine, elle n'avait que vingt-deux ans, une excellente maiſon, jamais de mari dans ſon appartement. O le charmant diſciple ! tous lui parlerent de ſcience, l'un lui donnait des leçons de géometrie, l'autre de phyſique & d'Aſtronomie, l'Abbé lui montrait l'économie politique & rurale, &

tous lui parlerent d'amour. L**, répondit doucement qu'il l'avait, M***, assura qu'il l'avait eue ; tous la regarderent comme leur patrimoine, & il s'éleva entr'eux des disputes à son sujet qui firent tant de bruit qu'elle ne put les ignorer ; elle vit la premiere lettre de son nom, avec je ne sais combien d'étoiles à la tête de plusieurs panphlets, & le Courier de l'Europe annonça comme certaine une anecdote qu'il lui attribuait.

Qu'il est fâcheux pour une jolie femme de voir sa réputation déchirée sans l'avoir méritée, encore si on lui reprochait quelques fautes aimables, mais de noirs pédants, des algébristes, des poëtes glacés, des critiques & des économistes ! Il est vrai qu'elle avait été appellée Uranie & Sapho, qu'elle était de la société libre, d'émulation & même du comité : mais quelle honte !.....

Elle chassa de chez elle tous les savans, il ne resta que Léandre dont ils affectoient de mépriser les talents, & que cependant elle avait remarqué,

Léandre joignait aux avantages que donnent une naiſſance & une fortune honnêtes, un talent décidé pour les vers, & cette philoſophie douce qui fait le bonheur de la vie. Lorſque les femmes, lui diſait-il, ſont prudentes & réſervées, bonnes meres de famille & attachées aux bienſéances de leur ſexe, elles méritent ſur tout le reſte l'indulgence de leurs maris & des honnêtes gens. Les préjugés ne peuvent rien contr'elles, parce qu'elles ont des vertus réelles à leur oppoſer : elles ont droit d'être traitées comme ces ſages de la Grece que le philoſophe Antiſthêne diſpenſait de l'obſervation des loix. Nos eſprits ſéveres, nos rigoriſtes ont-ils raiſon de ſe gendarmer contre les douces erreurs de nos belles? Je ne ſais, diſait Laïs, quels livres, quelle dévotion, quelle ſageſſe; mais ces gens-là frappent à ma porte auſſi ſouvent que les autres; & quelle eſt la moderne Laïs qui n'en pourrait pas dire autant? Laiſſons donc murmurer ces hommes auſteres, ces femmes

refpectables qui font confifter l'honneur à réfifter aux tendres penchants de la nature, & qui la plupart y réfiftent fi peu. Rofine goûta cette philofophie.

Léandre n'avait pas trente ans, il aimait, il fut aimé, & les circonftances enfin conduifirent la fage Rofine à manquer à la fidélité qu'elle avoit promife à fon mari; mais jamais Polidor n'eut fujet de s'en appercevoir. Il fe trouva bientôt ruiné par fes folles dépenfes, il était au défefpoir.... fa femme engagea pour lui une partie de fa dot & faifit ce moment pour effayer de le rendre raifonnable. Elle y parvint par le fecours & l'amitié de Léandre qui était devenu le meilleur ami du mari comme celui de la femme. Eléonore, toujours généreufe & fidelle, voulut auffi lui rendre fervice & choifit l'inftant de fa ruine pour faire fur lui un placement de cinquante mille écus: il finit par s'attacher à elle & par l'aimer autant que Rofine aimait fon cher Léandre.

Polidor devenu fage & laborieux, rétablit

tablit ses affaires en s'inréressant dans celles du Roi, & les deux époux, vieillissant dans un bonheur tranquille, se disaient quelquefois : conviens que ce sont deux choses bien folles que l'amour du faste & la vanité ; --- conviens aussi que l'amour des pédants & l'étude de leur langage sont dans une femme une plus grande folie : -- oui, repliquait Rosine, mais je ne saurais m'en plaindre, puisque je lui dois la connaissance de Léandre, dont l'amitié & les conseils ont fait le bonheur de nos jours, puisque je lui dois le bon ordre que cet aimable sage a mis dans ta raison : --- mais disait Polidor, je ne me plains pas davantage de mes extravagances passées, puisque sans elles je n'aurais jamais eu l'occasion d'être aimé de la belle Eléonore, & d'éprouver aussi son bon cœur & le tien.



CONCLUSION.

QUE faudra-t-il conclure des préceptes & des faits rassemblés dans ce livre? nos meilleurs traités ont le défaut de n'avoir point de conclusion ; si donc celui-ci manquait par cet endroit, on serait trop sévere de nous en blâmer. Vous avez lu le livre de l'esprit, vous avez lu l'esprit des loix, & vous en avez conclu que ces deux ouvrages avaient été faits, l'un, par un homme de beaucoup d'esprit; l'autre par un homme de beaucoup de génie. Mais vous n'y avez pas trouvé ce que c'est que l'esprit de l'homme, ce que c'est que l'esprit des loix. Serait-il donc étonnant qu'après que M. le Président de C* a voulu vous enseigner l'*Art de rendre les Femmes fidelles*, vous pussiez croire encore que les regles de cet art difficile ne sont pas aussi sûres que celles de la géométrie?

Cependant ne vous hâtez point de prononcer ainfi, c'eft l'expérience feule qui vous apprendra à connaître l'erreur ou la vérité des enfeignements de ce bon auteur que nous avons rajeuni. Nous faifons des vœux bien finceres pour que cette expérience foit plus heureufe que celle que lui-même en eut en fon vivant; car il faifait confifter fon bonheur dans la fidélité de madame la préfidente fon époufe, & il éprouva que la prudence humaine eft bien peu de chofe; qu'il eft un Dieu devant qui nos projets font vains,

Il était fort pieux comme fon livre l'annonce; il réfolut d'offrir en holocaufte à ce Dieu tout-puiffant les chagrins qu'il avait eus dans le mariage, & mourut dévotement dans fon Temple, à l'âge de foixante-fix ans, en faifant de vains efforts pour arriver au fanctuaire.

La véritable conclufion de fon livre, c'eft que la fidélité des maris eft une vertu recommandable, que la fidélité des femmes envers leurs maris eft

une excellente & très-rare vertu, & que l'amour eſt bien dangereux. Vous ſaviez peut-être tout cela avant de lire ſon ouvrage ; & que vous importe, pourvu que vous ne ſoyez point fâché de l'avoir lu ?

Fin de la ſeconde & derniere Partie.